

CLARTÉ

SOMMAIRE

Lettre ouverte aux intellectuels pacifistes, anciens combattants, révoltés. " QUE PENSEZ-VOUS DE LA GUERRE DU MAROC ? "	CLARTÉ
Ce que nous en pensons	Marcel FOURRIER
L'Équipe Clarté	Georges MICHAEL
A propos d'une enquête des Cahiers du Mois	Jean MONTREVEL MARCEL-EUGÈNE
Occident-Orient (Poème)	Nazim HIKMET
La Concession Perpétuelle N ^o 314.	Henri HISQUIN
La Vie Intellectuelle en Russie - Un Portrait de Lénine, par Trotsky .	Victor SERGE
Contre un enseignement livresque : L'Imprimerie à l'École	C. FREINET
Vers l'art prolétarien	BELA UITZ

« Enquête : Architecture, Urbanisme » (suite) : II. *La Ville Moderne*, par X...
« Les Livres » : *Un Homme si simple*, d'André Baillon. — *La Nuit Kurde* de J. R. Bloch, par
Marcel Fourier. — *Tony l'assisté* de C. Freinet, par Georges Michael.
« Notes » : Scandale, par Victor Crastre — Rectification et contestation, par G. Michael, etc.



Lettre Ouverte aux Intellectuels pacifistes, anciens combattants, révoltés

Une véritable guerre, sous couleur d'expédition coloniale, est actuellement menée au Maroc contre la République riffaine qui ne revendique pas autre chose que la reconnaissance de son indépendance et de sa souveraineté nationale, en vertu du droit imprescriptible des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Tous les jours, des soldats français tombent dans de durs et sanglants combats, sans que le pays sache en dehors de communiqués laconiques et manifestement inexacts, la vérité sur ce qui se passe au Maroc.

Pour cette nouvelle guerre, politiciens et intellectuels ont renoué la honteuse union sacrée de 1914, pronant la légitimité de l'expédition du Riff et le droit d'intervention de la France en vertu de traités internationaux auxquels il ne manque que l'assentiment du peuple marocain lui-même. La paix française s'établit par l'expropriation et le vol ; la civilisation française s'implante par les mitrailleuses et les bombes d'avion.

Nous nous adressons à vous, pacifistes, qui en temps de folie universelle avez su prendre courageusement vos responsabilités, à vous écrivains anciens combattants qui ne pouvez oublier vos frères d'armes du Maroc ; à vous enfin, intellectuels d'après-guerre qui avez à maintes reprises, manifesté d'un esprit de révolte qui, en partie, confine au nôtre.

Nous nous permettons de vous poser cette simple question :

QUE PENSEZ-VOUS DE LA GUERRE DU MAROC ?

Et nous vous demandons de répondre avec une entière franchise, quelle que soit votre opinion à ce sujet. Vos réponses seront publiées *intégralement* et *sans commentaires*, dans les prochains numéros de notre revue.

Nous pensons que vous aurez à cœur de ne pas laisser passer cet appel dont vous pressentez aujourd'hui, n'est-ce pas, toute la gravité et que nous adressons exclusivement à ceux qui, à notre sens, représentent encore en France, sans aucun esprit de parti ni de secte, croyez-le bien, la seule intelligence encore valable.

CLARTÉ.

Ce que nous en pensons...

« ... jusqu'au choc futur qui mettra aux prises l'impérialisme contre-révolutionnaire de l'Occident et l'Orient nationaliste et révolutionnaire, les états occidentaux les plus civilisés et les états orientaux, arriérés à leur manière, qui constituent la majorité... » LÉNINE ; Comment nous tiendrons (4 mars 1923).

Voici la France engagée au Maroc dans une aventure militaire dont il est impossible d'entrevoir encore l'issue. Mais ce qui est certain évidemment, c'est que jamais encore depuis 1904, le « corps expéditionnaire » français ne s'était heurté à un adversaire aussi déterminé qu'Abd-el-Krim, fondateur de la République riffaine et devenu en quelque sorte un champion de l'Islam contre tous ses oppresseurs et ses exploiters du monde impérialiste.

En fait, c'est une véritable guerre que nous conduisons dans le Riff, contre un état musulman qui s'organise à la moderne et disposant de troupes régulières, résolues, qui savent qu'elles se battent pour

sauver l'indépendance du Riff. La totalité des forces dont dispose le général Lyautey peut être évaluée à plus de 150.000 combattants — et chaque jour des renforts partent de tous les coins du pays. Cette armée s'appuie sur un matériel formidable : avions, artillerie lourde de tous calibres, chars d'assaut, camions, etc... Sur n'importe quel champ de bataille « civilisé », c'est-à-dire possédant un « arrière » tout proche, des voies de chemins de fer, des usines et un « moral » fabriqué en série, cette armée n'aurait aucun mal à triompher d'un adversaire infiniment plus faible en nombre, en matériel, en ravitaillement. Mais le champ de bataille marocain reste un champ de bataille colonial. Le Riff est une immense région montagneuse, aride, accessible seulement à des colonnes mobiles qui ne peuvent, sans courir le risque d'être anéanties, s'aventurer trop loin de leurs bases.

L'arrière-pays — le Maroc tout entier — est rien moins que sûr. L'ennemi, au sens militaire du mot, est aussi bien devant que derrière. Un revers sérieux des Français dans le Riff peut amener vingt soulèvements à tous les coins du Maroc et tout le long des

continents islamiques (1). Aussi, malgré sa force apparente, l'armée du Maroc s'avère-t-elle en fait impuissante, malgré les fanfaronnades des grands chefs militaires, à en finir d'un coup avec Abd-el-Krim. Et cependant chaque combat — que la mobilité des troupes riffaines et la sauvagerie du pays rend aussi inopiné qu'imprévisible — se solde par de lourdes pertes. On se heurte soudain en plein « bled » à des tranchées, à des fils de fer et à des mitrailleuses riffaines. On charge à la baïonnette, on va jusqu'au corps à corps ! « Officiellement » le gouvernement avouait déjà il y a quinze jours, plus de 800 tués, 2.500 blessés et disparus — dont 3/5, disait-il avec une satisfaction cyniquement rassurante en « troupes de couleur ». En fait il faut en compter aujourd'hui le triple et même le quintuple. Nous savons une seule petite ville des Pyrénées-Orientales où trois familles portent déjà le deuil. Chaque jour nous avons droit à un communiqué du front du Maroc. La grande presse est pleine de mots et d'anecdotes touchantes sur nos « héroïques petits soldats » ! dont le « cran » est incomparable et « qui iraient à Ajdir, assurent les généraux comme en 1914 ils seraient allés à Berlin. » Et celui des grands chefs, donc ! C'est Freydenberg, dont le képi est traversé par dix balles ; c'est Colombat qui a son cheval tué sous lui, comme Turenne ; c'est Combay qui, tout seul, revolver au poing, sabre aux dents, se jette sur des mitrailleuses riffaines... et l'histoire n'ajoute pas s'il les emporta ensuite toutes chaudes sur son dos ! Quant aux Riffains — « ne mésestimons pas les Riffains » — mais ce sont bien entendus des sauvages qui, tels les Boches, coupent les mains aux petits enfants. Au reste ne sont-ils pas commandés par des officiers allemands et payés par l'or de Moscou.

L'arrière, ce même arrière qu'en 1914-1918 s'apprête joyeusement à « tenir », après une solennelle manifestation parlementaire d'union sacrée à laquelle seuls les 25 députés communistes et 3 sauvages refusèrent de s'associer. Que d'héroïsme ! Sur l'esplanade des Invalides, s'ouvre avec l'exposition des Arts décoratifs et ses attractions, le plus vaste pince-fesses de la capitale, où par centaines de milliers, les provinciaux viennent bêler d'admiration. Paris prépare la « nuit du Grand Palais » : gueuleton à 1.000 francs le couvert avec « surprise » (sera-ce une femme « à poil » dans chaque assiette).

Cependant au front du Riff, où nos glorieux grands chefs conquièrent, à leur poste de commandement, étoiles et lauriers, les soldats noirs et blancs,

(1) Après la victoire d'Abd-el-Krim sur les Espagnols, des cérémonies publiques furent organisées dans les mosquées des Indes, à Madras, à Bombay, à Delhi, à Calcutta. Dans cette dernière ville, plus de 100.000 personnes prirent part à la manifestation religieuse. Le comité du Khalifat a adressé un appel aux 70 millions de musulmans des Indes pour qu'ils viennent en aide matériellement à Abd-el-Krim. Depuis que la « guerre sainte » a gagné le Maroc français, l'Islam tout entier a les yeux tournés vers le Riff.

mercenaires ou obligés, s'acheminent vers d'inaccessibles horizons, taillés par la lumière à coups de hache. Misère du corps. La tête bout sous le casque. Les pieds, les épaules sont en feu. Les hommes tirent comme des mulets sur les courroies du sac, des musettes, des bidons et du flingot. Soif. Soleil. Broussaille... Peur... Happés soudain par la mort venue on ne sait d'où, chargés par quelque groupe d'enragés partisans, surgi d'un repli de terrain et appuyé par d'implacables cadences de mitrailleuses bien tapies... Les soldats peinent, tombent, marchent, peinent, crèvent... Et qu'importe, sang-dieu au pays, quelques milliers de cadavres de plus ou de moins. ! A joindre aux 1.700.000 Français de la Grande Guerre. A inscrire au Grand livre : compte « Pertes et Profits ». On trouvera encore de la place pour de nouveaux noms sur les dalles des monuments aux morts ; il y aura du « rab » d'héroïsme pour les plus petites communes de France.

L'Arrière « tient ». Les cinémas sont envahis chaque soir — on n'aura pas la peine de les fermer puisqu'on se bat si loin ! Brave peuple des faubourgs de Paris. Il a du cœur quand même : il pleure d'attendrissement dans les music-halls de quartier quand le chanteur à voix vient lancer :

... n'augmentez pas le prix du pain
les pierrots vont mourir de faim !

Il est de ces fatalités historiques. C'est aux radicaux socialistes qu'échût la gloire historique insigne de ratifier la mobilisation générale en 1914... C'est encore à eux que revient l'honneur de mener la guerre riffaine, d'en voter les crédits, d'y expédier les renforts militaires. Le même criminel hurluberlu qui, en 1917, déclanchait l'offensive-boucherie du « Chemin des Dames » — pour ne pas mécontenter le G. Q. G. ; Painlevé qui lorsque l'attaque du 16 avril eût échoué avec 35.000 tués, ordonna une seconde offensive le 5 mai, qui nous valut 25.000 tués, pour de son propre aveu (2), « sauver la face du général Nivelle », cède aujourd'hui aux exigences de la clique militaire qui entoure le maréchal Lyautey, et aussi à certaines sollicitations moins bruyantes mais plus tyranniques de certain clan politico-financier auquel le bloc des gauches n'a rien à refuser. Réalité économique : le Maroc, c'est l'empire de la Banque de Paris et des Pays-Bas et la Banque de Paris et des Pays-Bas, c'est celle qui finance le Cartel, c'est celle qui lui permet de demeurer financièrement, matériellement au pouvoir. C'est la banque d'Herriot, c'est la banque de Caillaux.

Sur les 483 millions de francs de capitaux exportés au Maroc, la Banque de Paris et des Pays-Bas, par ses filiales et ses annexes, avouées ou non, parvient à

(2) Se reporter au N° 6 de Clarté du 1^{er} février 1922 : relire l'article : « Morts pour le communiqué ». On y trouvera la preuve formelle, irréfutable, de la culpabilité de M. Painlevé en 1917. Or, M. Painlevé est de nouveau ministre de la Guerre et président du Conseil ! Ce seul fait prouve l'état de déchéance de notre démocratie bourgeoise !

contrôler pour plus de la moitié ! Toutes les grandes entreprises économiques et financières du Maroc : Banque d'Etat du Maroc, voies de communication, lumière, force électrique, force hydraulique, société d'exportation, sociétés immobilières, sociétés d'habitations, de ports, d'agrandissement des villes, etc., sont sous son contrôle direct ou étroit (3). Mais la Banque de Paris ne se contente pas de ce qu'elle possède déjà. Elle veut le Riff. Pourquoi ? Mais tout simplement à cause de la richesse minière du Riff. Le Maroc « français » n'a pas de sous-sol. Le fait est aujourd'hui incontestable. Au contraire les montagnes du Riff fourmillent de mines. Le fer surtout y abonde. Un minerai excellent, aussi riche et aussi abondant que celui qu'on exploite en Algérie. La valeur du fer recélé par le Riff se chiffre certainement par millions de tonnes et milliards de francs. Quelle tentante aubaine pour la Banque de Paris !

Or Abd-el-Krim n'a-t-il pas déclaré formellement qu'il était décidé à faire exploiter les richesses du Riff par les Riffains eux-mêmes (4) ? On comprend ce qu'une telle prétention avait d'injustifiable aux yeux des financiers français. Il suffit de se reporter à la campagne menée par le Temps en décembre et en janvier dernier et préparant déjà la guerre du Riff. Dans un de ces articles, il est fait allusion aux dangers (quels dangers ?) que courrait le Maroc français, du fait de l'institution d'une République riffaine, d'un état Riffain camouflé à l'Européenne (sic) et prétendant à l'indépendance vis-à-vis du sultan du Maroc dont la souveraineté sur l'ensemble de l'empire chérifien est cependant reconnue par tous les instruments diplomatiques (sic) en vigueur... » (5).

Prétexte : c'est pour faire honneur à la signature de la France au bas des « traités » que nos soldats

(3) Cette main-mise est d'ailleurs officiellement reconnue. Dans une brochure récemment éditée par la Chambre de Commerce et d'Industrie de Rabat et intitulée : « La situation économique marocaine » on peut lire ceci :

« A cette occasion, on peut signaler la mainmise sur cet ordre d'affaires, comme en tous autres, de la Banque de Paris et des Pays-Bas, qui semble vouloir traiter le Maroc comme un fief réservé. Les sociétés filiales de ce groupe financier ont, en effet, accaparé avec la plupart des grands travaux d'utilité publique, la majeure partie des affaires d'adduction et de distribution d'eau et d'électricité, force et lumière... etc... »

(4) Laissons à ce sujet la parole à M. Scott-Mowrer, journaliste américain : « L'immense prestige dont il (Abd-el-Krim) jouit est fondé à la fois sur ses succès militaires, ses qualités d'administrateur et d'organisateur et les vastes plans selon lesquels il entend moderniser le pays... Il projette des chemins de fer, des tramways, des mines, des hautes et élégantes maisons... Et il a transmis cette vision à son peuple, qui ne parle à son tour que de machines et des inventions merveilleuses dont il disposera dès que son indépendance sera conquise... » Cet article a été publié par l'Europe Nouvelle.

(5) Cf. Le Temps du 24 décembre 1924 : Riff et Maroc français. Or la république riffaine est actuellement un fait. Donc : delenda est.

se battent contre les riffains ! La France, pardon la France de la Banque de Paris, ayant été lâchement attaquée à la frontière du Riff par un ennemi déloyal et pour qui les accords internationaux sont des chiffons de papier, la France est — comme toujours — dans son bon droit. (A quand un livre jaune sur l'agression riffaine ?) Elle défend sur la terre marocaine une parcelle du patrimoine national et elle protège contre des pillards, les sujets qui lui ont été confiés par les conventions internationales. « Les buts de guerre » de la France au Maroc, a dit en propres termes à la Chambre, M. Painlevé, sont des buts de paix ! Il n'en faut pas plus pour faire encaisser au pays la guerre du Maroc, à ce malheureux pays dont les contribuables ont déjà donné de leur poche — on ne le dira jamais assez — trois milliards quatre cent dix-neuf millions et chaque année plus de cinq cents millions pour permettre à la Banque de Paris et des Pays-Bas de servir à ses actionnaires les intérêts des quatre cent quatre-vingt-trois millions de capitaux placés dans les affaires marocaines ! — et aujourd'hui de conquérir les mines du Riff. Effroyable poirisme du petit-bourgeois français, dupe mi-inconsciente mi-consentante de sa grande bourgeoisie d'affaires, devant laquelle elle reste bouche et bas de laine béatement ouverts.

Politiquement, plus rien n'empêche maintenant la France d'étendre son hégémonie sur le Riff.

Le dernier partage du Maroc remonte en effet à 1911. A cette époque, quel que fut l'appétit de l'impérialisme français, il devait compter au Maroc avec un autre compère aux dents longues : l'impérialisme allemand qui ayant lui-même des visées sur le Riff, se l'était fait réserver en en confiant provisoirement la garde à l'Espagne qu'il manœuvrait à son gré.

Or on ne peut concevoir, en régime capitaliste, d'autres bases au partage des sphères d'influence, des intérêts, des colonies, etc., que la force des participants, force économique, financière, militaire, etc..

En 1911 les forces de l'Allemagne et de l'Espagne étant supérieures aux forces de la France, la France dut céder et se laisser imposer les frontières du Riff (6).

Mais en 1925, cette même proportion de forces a changé. L'Allemagne vaincue se voit semi-colonisée par ses vainqueurs. La France elle-même n'est plus impérialiste que par personne interposée pour ainsi dire — car c'est finalement pour le compte des Etats-Unis (7), que travaillent les capitaux et les soldats français de la Banque de Paris au Maroc. Dans le

(6) C'est cette simple notion des forces en présence et de leur heurt possible en Europe, qui dicta à Jaurès et aux socialistes, leur politique d'opposition à la campagne du Maroc.

(7) Il est pour le moins curieux de constater l'enthousiasme du correspondant américain du New York Herald, M. Scott Mowrer, dont Paris-Midi reproduit les articles. Il n'y est question que de la valeur des chefs français, l'héroïsme des troupes françaises. De telles louanges sont pour le moins... intéressées.

cas précis, les Espagnols ayant été battus par Abd-el-Krim et devant limiter leur occupation à la zone côtière, plus rien ne s'oppose à l'entrée des Français dans le Riff. C'est cette réalité politique que le *Temps* du 23 mai dernier exprimait en ces termes : « Devant la carence espagnole, il faut savoir regarder la situation en face ». Pour qui sait parler et comprendre le jargon des diplomates, une telle phrase constitue un aveu éclatant.

Nous ne saurions dans les limites de cette étude qu'esquisser rapidement un certain nombre de problèmes qui se posent pour nous avec la guerre du Riff.

Il est de notre devoir de dénoncer avant tout la phraséologie démocratique bourgeoise sur l'œuvre de la pacification et de la civilisation française au Maroc ainsi que les préjugés sur le colonialisme, très en honneur parmi les classes moyennes françaises et partagés par une grande partie du prolétariat (8).

Une civilisation qui procède par l'expropriation brutale des indigènes de leurs terres fertiles ; une pacification qui s'opère à coup de mitrailleuses et de bombes d'avion, ce sont là à proprement parler des procédés bien en rapport avec le pacifisme bourgeois, la culture capitaliste.

Avec ce pacifisme-là, et cette culture-là, les intellectuels révolutionnaires français ne se sentent rien de commun.

D'autre part, il n'est pas besoin de regarder longtemps autour de soi pour s'apercevoir que le fameux principe des démocraties bourgeoises sur l'égalité des nations n'est qu'un bluff démagogique en régime capitaliste. Les nations ne sont égales qu'en apparence. L'impérialisme les hiérarchise les unes par rapport aux autres depuis les nations politiquement

(8) Cette attitude d'ailleurs est conforme à l'attitude générale réformiste et anti-lutte des classes de la social-démocratie européenne. L'impérialisme favorise dans la métropole la création d'un prolétariat privilégié qui profite en partie des bénéfices du capitalisme réalisés par l'exploitation des colonies. C'est ainsi qu'en Angleterre la classe ouvrière a été avantagée par un siècle de hauts salaires par la possession des dominions. Mais en fin de compte, la classe ouvrière métropolitaine paye cher ce bien temporaire. Peu à peu, par suite du développement économique des colonies et la venue de travailleurs coloniaux, le chômage ne tarde pas à l'atteindre. Et le régime des guerres endémiques, résultat fatal des politiques impérialistes, la transforme périodiquement sur les champs de bataille mondiaux en chair à canons. L'attitude de Renaudel et des leaders S. F. I. O. à propos de la guerre du Riff est donc bel et bien voulue et selon eux légitimée.

« libres » jusqu'aux colonies, en passant par les états « protégés ». Et à l'intérieur même de ces nations, l'égalité des individus entre eux, second grand principe démocratique bourgeois, constitue un même bluff. Prolétariats et peuples coloniaux sont également asservis politiquement, économiquement, à leur propre capitalisme. Prolétariat et peuples coloniaux ont donc partie liée dans la lutte pour l'émancipation et la victoire finale du socialisme.

Quand Abd-el-Krim met en échec l'impérialisme français au Maroc, cet échec doit être salué comme une victoire par le prolétariat français, puisqu'il se trouve asservi au même titre que le peuple marocain par la Banque de Paris et des Pays-Bas.

On nous accusera de tenir un langage impie, de favoriser le panislamisme, de soutenir des chefs indigènes oppresseurs eux-mêmes. Rien n'est plus faux. Un mouvement d'émancipation nationale fait d'abord appel évidemment à l'union de toutes les forces nationales contre l'opresseur. Les préjugés nationaux nationalistes disparaissent ensuite lorsque se transforme la vie économique du pays, — et c'est précisément le cas pour le Riff. Mais ce qu'il importe avant tout c'est que les masses laborieuses des colonies sortent du sentiment de défiance envers le prolétariat des métropoles — défiance légitime, justifiée par l'attitude des chefs de la social-démocratie à l'égard des colonies et des races de couleur.

Aucun dédain ne saurait aujourd'hui être de mise. Le prolétariat conscient des états européens débilite, embourgeoisé par un siècle de démocratie, saigné par la guerre ou amolli par la faim, a trop perdu depuis 1914 de sa virulence révolutionnaire pour dédaigner l'appui qu'offrent au mouvement révolutionnaire mondial, les peuples coloniaux. La bataille perdue — sans combat — en Allemagne il y a deux ans, peut être regagnée au Riff, ou à Shanghai. « La victoire sur le capitalisme, a dit Lénine, est conditionnée par la bonne volonté d'entente du prolétariat d'abord et ensuite des masses laborieuses de tous les pays du monde et de toutes les nations. » Un révolutionnaire véritablement internationaliste doit savoir subordonner les intérêts de la lutte révolutionnaire sous quelque forme qu'elle se manifeste dans un pays, à l'intérêt de cette lutte dans le monde entier. Or, si le front révolutionnaire passe en Juin 1925 par la Chine, les Indes, les Balkans, l'Egypte et le Maroc, c'est que le prolétariat européen s'est avéré pour un temps, impuissant à faire sa révolution avec ses propres forces. Qu'il sache aujourd'hui du moins ne pas favoriser par une passivité criminelle ou une folie fratricide, l'écrasement des révoltes immenses qui s'annoncent au seuil des peuples barbares.

MARCEL FOURRIER.

Crise et réorganisation de « Clarté »

Explications préalables

Le retard avec lequel paraît ce numéro-ci de *Clarté* nécessite quelques explications :

Les plus graves désaccords se sont fait jour depuis janvier au sein de notre revue et il a été impossible aux divers éléments de la rédaction d'arriver à une unité de vue sur un programme de reconstruction de *Clarté*, programme rendu nécessaire pour déterminer les bases futures de l'activité de la revue dans une période de stabilisation du capitalisme, marquée par un renouveau des illusions démocratiques des masses et dont la conséquence est l'éloignement de perspectives révolutionnaires pour la France. Or, sur la proximité d'événements révolutionnaires immédiats s'était jusqu'à ce jour orientée *Clarté*.

Du fait que nous entrons dans une période de stabilisation, se pose maintenant un certain nombre de problèmes nouveaux, essentiels : problème de la culture révolutionnaire pré-révolutionnaire, problème des rapports de l'art et de la politique, problème de l'attitude à observer vis-à-vis des différentes « tendances » de l'art dit bourgeois et de l'art tout court.

Unediscussion s'est ouverte autour du programme élaboré par Georges Michael pour reconstruire *Clarté*, sur les bases du travail d'équipe. Cette discussion n'ayant aboutie qu'à marquer plus profondément les positions respectives des divers éléments de la rédaction, il a été décidé que Georges Michael serait laissé entièrement libre d'appliquer sous sa responsabilité le programme dont nos lecteurs vont prendre connaissance. La situation se trouve donc désormais clarifiée ; la nouvelle ligne de *Clarté*, tracée.

On s'étonnera peut-être de trouver dans ce numéro-ci l'expression de points de vue contradictoires.

Je n'ai pas cru devoir empêcher aucun des rédacteurs de *Clarté* d'exprimer son opinion en toute liberté dans un numéro qui a été encore conçu et réalisé en dehors des directives nouvelles.

A partir du mois prochain, *Clarté* devenant l'organe de l'Equipe *Clarté*, il appartiendra à l'équipe elle-même en se référant à son programme, de choisir ou de refuser tel ou tel article. Les règles de la discipline rédactionnelle seront donc à l'avenir strictement observées.

MARCEL FOURRIER

Le 2 juin 1925.

Chers camarades,

La réorganisation nouvelle de la revue me met dans l'obligation toute morale de donner ma démission du Comité Directeur.

Littérateur, quelque profonde réserve que je fasse sur cette étiquette-là, et d'opinion révolutionnaire, puisque condamnant de façon absolue et naturellement publique la société dans laquelle je vis, j'avais cru que *Clarté* revue de culture révolutionnaire pouvait fonder cette dénonciation de l'art et de la littérature, dans notre république bourgeoise, sur l'existence et l'activité du prolétariat français en tant que classe originale, créa-

trice de valeurs nouvelles permettant d'envisager en France une renaissance de l'esprit.

Or rien ne me semble plus aujourd'hui, autoriser cette prétention et cet espoir.

Si les valeurs spirituelles sur lesquelles s'est fondée et développée notre « civilisation » capitaliste m'apparaissent plus que jamais comme étant en pleine décomposition (au sens le plus puant du mot), j'ai le malheur de ne plus rien apercevoir à notre horizon social qui soit à même de recueillir la succession vacante et de donner corps à une nouvelle aventure.

La destruction, tel est le signe qui me paraît marquer en France, pour ne pas parler d'autres pays, toute sorte d'art et de littérature. Au reste, l'orientation de l'Internationale communiste vers l'Asie et les peuples coloniaux, de préférence aux pays d'Occident humainement usés jusqu'à la corde, me semble à cet égard grosse de conséquences.

Si je ne puis qu'approuver la nouvelle direction de la revue dans la mesure où elle s'efforcera modestement et sans compromissions de rechercher et de recenser les dernières richesses révolutionnaires françaises, sans viser, comme nous l'avions fait jusqu'à présent à dresser en France contre la soi-disant culture bourgeoise une pseudo culture prolétarienne, rien dans mon activité personnelle ne me permet pour l'heure de participer à ses travaux un peu bien dogmatiques.

Je vous prie donc, chers camarades, en souhaitant du plus vif de moi-même que votre optimisme soit justifié, de ne plus me considérer si cela vous convient, que comme un collaborateur occasionnel de la revue.

Il est bien entendu, n'est-ce pas, que cette collaboration à la faveur de laquelle j'envisage de continuer cette besogne de destruction à quoi, vraiment, nul honnête homme ne peut actuellement se dérober, implique une liberté absolue, hélas ! toute individuelle.

JEAN BERNIER.

L'ÉQUIPE CLARTÉ

Examen de conscience

Depuis trois ans et demi une grande revue révolutionnaire a vécu en France. Elle a vécu, comme tous les organismes révolutionnaires, de dévouements. Dévouements toujours répétés d'un public acharné à sauver pécuniairement « sa revue ». Dévouements de camarades se répartissant tant bien que mal les besognes de direction, rédaction, secrétariat, administration. Ce dualisme des efforts, aujourd'hui nous devons ouvertement constater qu'il n'est plus viable. D'une part nous ne parvenons pas, malgré bien des bonnes volontés nouvelles, à atteindre ce nombre



d'abonnés qui assurerait la revue contre la hausse constante des frais de publication. D'autre part, le groupe de camarades qui, durant ces années, s'est relayé à peu près constamment à la direction-rédaction, a subi une crise profonde depuis quelques mois, crise qui se manifeste ouvertement par la lettre de démission de l'un de nos fondateurs, de l'un de ceux qui contribuèrent le plus longtemps et avec le plus de passion à donner à cette revue son caractère d'intransigeance et de probité : Jean Bernier. On conçoit qu'un tel déchirement, au sein d'une si faible escouade, ait provoqué d'âpres discussions, au cours desquelles chacun et tous se sont efforcés, par la sincérité d'un bilan personnel et collectif, d'empêcher du moins que cette division eût pour cause la moindre raison mesquin ou superficielle. Au terme de ce débat intime nous devons, en regard de la thèse de Jean Bernier, présenter celle des camarades qui pensent que l'œuvre de *Clarté*, revue culturelle révolutionnaire, doit plus que jamais se poursuivre.

Une œuvre culturelle a nécessairement des bases sociales, sur ce point nous demeurons tous d'accord. Quelles furent celles de notre revue ?

Fondée avec Henri Barbusse par des anciens combattants gardant en eux le culte impérissable de leur chef Raymond Lefebvre, la revue *Clarté* naquit sous le signe de la révolte des soldats. Or elle débutait en novembre 1921, trois ans après l'armistice !

Quel fut dès lors le thème historique auquel elle rattachait son action ? La transformation par Lénine de la révolte de guerre en révolution sociale. Les combattants du front occidental n'avaient pas eu leur Lénine ni leur parti bolchevik, et la démobilisation s'était accomplie chez eux comme une grande débâcle paisible. Mais la Russie des Soviets était victorieuse ! Elle vivrait ! Elle susciterait la révolution prolétarienne chez les nations occidentales, dont les bourgeoisies semblaient s'enfoncer dans un chaos économique insurmontable : on avait ici perdu la première manche, mais on gagnerait demain la partie !

Tel était notre espoir, notre raison de rester nous-mêmes, anciens combattants révoltés, durant ce bref intermède de paix sociale. Les événements d'Allemagne, l'été de 1923, semblèrent nous donner raison. La bourgeoisie française, cramponnée à la Ruhr, s'épouvantait à l'idée d'une mobilisation rouge germano-russe. Mais après la « retraite d'octobre » les derniers espoirs d'action immédiate se dérobèrent un à un : plan Dawes ! triomphe électoral du Cartel ! échec bulgare ! enfin la III^e Internationale constate une stabilisation provisoire du capitalisme. Voilà la raison de notre crise, ouverte depuis le début de cette année, et qui peut se résumer ainsi : les camarades demeurés étroitement fidèles aux directives historiques qui ont présidé à la fonda-

tion de notre revue considèrent qu'en l'absence de situation immédiatement révolutionnaire, cette revue n'est plus viable.

Sens de notre crise

Précisons encore ce point de vue. *Clarté* n'a jamais prétendu s'occuper de la *préparation effective* de la bataille : *Clarté* s'intitulait : « revue de culture révolutionnaire ». Si nous rattachons ces termes aux vues historiques qu'ils impliquaient, nous constatons que *Clarté* se fondait sur l'*attraction romantique* que peuvent exercer les forces révolutionnaires lorsqu'elles entrent en action ou que leur potentiel oscille aux confins de la décharge. Dans le camp bourgeois : mort, pourriture et infamie ; dans le camp prolétarien : une puissance qui s'amasse, s'affirme si implacablement qu'elle apparaît avec évidence comme la seule réserve de santé que possède l'humanité. Alors les artistes qui sont romantiques *par amour de la vie*, tous ceux que l'accommodation ou le désœuvrement bourgeois n'ont pas définitivement gangrenés, n'ont pas habitués à se consumer eux-mêmes par n'importe quels artifices afin de trouver au moins une flamme *quelconque*, tous ceux-là saluent avec passion la levée des forces neuves, les chantent, travaillent à les glorifier et à écraser les idoles, les faux dieux que la bourgeoisie leur oppose en une pseudo-culture. De tels *romantismes révolutionnaires* sont apparus en Russie, en Hongrie, en Allemagne et apparaîtront dans tout pays qui connaîtra la bataille ou seulement la veillée d'armes. Telle était de même, si je ne m'abuse, la position que prit *Clarté* vis-à-vis du communisme.

Pourtant, le point de départ peut être romantique, on ne travaille pas dans un sens précis durant des années sans acquérir des éléments de formation nouvelle. En effet, dès la fin de 1923, alors que, historiquement, la condamnation de *Clarté* semblait prononcée par la défaite du prolétariat allemand, les *méthodes rédactionnelles* de la revue s'écartèrent nettement de l'individualisme romantique. Devant leur faiblesse numérique, les camarades demeurés aux besognes quotidiennes de la rédaction, décidèrent de travailler « EN EQUIPE » ; mise en commun des idées personnelles, des lectures, des connaissances acquises, répartition alternative des travaux sous le contrôle de tous, tels furent les principes que consacra la pratique des éditoriaux publiés sous la signature collective. Le second symptôme apparut en 1924 : soucieuse de compenser enfin régulièrement la faiblesse de sa rubrique économique, *Clarté* lança *parmi ses lecteurs des villages* une enquête agricole qui d'emblée s'affirma comme l'une de ses meilleures réalisations.

La première réforme tirait la rédaction des mœurs romantiques ; la seconde la rattachait aux travailleurs manuels autrement que par des soucis historiques ou des aimantations sentimentales.

Le recul progressif des perspectives révolutionnaires détermina cet hiver une crise que la rédaction n'aurait pu éviter qu'en se détournant tout entière de tout romantisme. Elle ne peut aujourd'hui en sortir qu'en procédant à une reconstruction complète de *Clarté* dans le sens indiqué par les réformes précédentes : *étendre le travail rédactionnel au public lui-même, et sous la forme du travail d'équipe*.

Notre reconstruction

C'est ce que nous avons tenté d'amorcer dès le début de la crise. Partout où nous nous sommes tournés, nos appels ont reçu un accueil non pas même chaleureux : vraiment enthousiaste. Depuis trois mois nous avons pu nous convaincre que c'est sous cette forme nouvelle que *Clarté* répondra, mieux que jamais encore, au besoin le plus profond de son public.

Quel est en effet ce public, en 1925 ? Quelques milliers de lecteurs demeurent attachés à notre revue sur les quarante mille que posséda le journal, organe de l'ancien groupe. D'autres, en grande majorité communistes, sont venus à nous. Un tel public représente vraiment une *sélection*, et les témoignages matériels de son dévouement suffiraient à le prouver. Que faut-il que la revue lui apporte ? Certes, il la veut sérieuse, riche d'idées et de documents, attrayante aussi, en somme rompant l'isolement où si souvent le lecteur se trouve en le rattachant à l'activité contemporaine. Mais tout cela ne suffirait pas pour une revue, un public tels que les nôtres. Il faut que dans chaque page de *Clarté* réside, comme autrefois, un *espoir*. Espoirs de *bouleversements idéalistes* pour l'ancien journal, espoirs romantiques d'*action* imminente pour la revue de 1922 et 1923, aujourd'hui espoirs de *travail révolutionnaire*.

Devant une situation révolutionnaire, les camarades tendent vers l'action ; devant une phase de stabilisation, ils demandent à se mettre au travail. C'est l'instinct direct de Lénine, devant Petrograd menacée de tomber aux mains des Blancs, et disant avec un éclat de rire invincible : « Bon ! nous recommencerons l'action illégale ! »

Cette résolution n'est pas une nouveauté pour notre public. Alors qu'une partie de la rédaction fondait désespérément ses derniers espoirs sur les possibilités de plus en plus aléatoires de conflagration prochaine, nos camarades s'étaient dès longtemps retournés vers les tâches patientes, obscures, mais quotidiennes. Ils avaient d'eux-mêmes pris l'attitude accommodée à la période historique, celle que la revue doit ouvertement prendre sous peine de disparaître. Voilà déjà longtemps que l'homme de caractère, souvent enfoui dans un village reculé, aurait manifesté sans ambages son *besoin de travail désintéressé* si sa modestie ne l'avait condamné, dans l'énorme majorité des cas, au silence. Nous en avons fait de multiples expériences lors de la prépa-

ration des monographies agricoles ; et l'enquête que le hasard des correspondances et des visites nous a permis dernièrement de faire auprès de certains abonnés, confirme si impérieusement ces expériences, que nous aurions maintenant le sentiment de manquer à un devoir si nous ne faisons l'impossible pour répondre à cette attente.

Le public de « *Clarté* », qui tant de fois l'a sauvée matériellement, doit aujourd'hui la sauver moralement en assumant une part de plus en plus grande du travail rédactionnel. Ainsi les désaccords latents qui ont pu subsister dans le passé entre la rédaction et le public doivent disparaître à mesure que les pages de *Clarté* recevront de nos camarades des villes et des villages la *stabilité morale des classes laborieuses*. Une chose est certaine, c'est que ces camarades, qui ont souvent participé jadis au romantisme révolutionnaire de la rédaction, ne la suivraient plus une minute si, préférant les besoins littéraires au travail révolutionnaire, elle s'apparentait à tel ou tel de ces néo-romantismes que créent aujourd'hui certains éléments sincères de la jeunesse bourgeoise. Le *dualisme* d'efforts (matériels, intellectuels), dont *Clarté* a vécu jusqu'à ce jour, ne peut plus se prolonger. Tout nous prouve au contraire qu'une fusion de ces efforts doit nous donner, avec une plus grande assiette matérielle, cet équilibre moral qui rendra enfin *Clarté* indestructible.

Les équipes

Mais, se disent déjà bien des lecteurs, que nous demande-t-on là ? Va-t-on vouloir me changer en journaliste ?

Camarades, il ne s'agit pas de ça. Il s'agit même exactement du contraire.

Qu'est-ce que c'est qu'un journaliste ? C'est un homme qui essaye de parler de ce qu'il ne sait pas. Vous, on vous demandera de parler de ce que vous savez mieux que personne : *de votre travail, et de votre classe telle que vous la connaissez autour de vous et en vous-même*. Ceux d'entre vous qui ont déjà participé à l'Enquête Agricole ont-ils fait autre chose ? Bon, vous voilà un peu rassurés.

Mais rassurez-vous tout à fait : nous n'allons pas vous demander de nous envoyer, de but en blanc, de la copie pour le prochain numéro ! Avant de parler dans la revue, nous vous demanderons de parler entre vous. Eh ! oui, entre gens du même métier, de la même région, — et de parler de votre métier et de votre région.

Les mots que lance un journaliste volent et tourbillonnent comme de la paille. Les mots que vous échangerez pèseront leur pesant de travail humain, donc de connaissance certaine. Ceux d'entre vous qui en auront le temps les mettront sur du papier, comme ils ont déjà commencé de le faire. Tout cela n'est pas effrayant, mais c'est comme ça que vous

bâtirez une revue comme on n'en a encore jamais fait.

Cette proposition ne s'adresse pas particulièrement, comme notre Enquête Agricole, à des travailleurs manuels : nous croyons au contraire que des intellectuels honnêtes peuvent trouver là une activité qui les garderait de bien des tares inhérentes à leur état. A nos camarades professeurs, instituteurs, étudiants, nous demandons de même : « Quel est l'état présent de votre métier, de votre science particulière ? » Notre conviction est même que, dans cette dernière voie, l'*Equipe Clarté* permettrait d'inaugurer une œuvre immense : cet examen critique des sciences actuelles, dont la bourgeoisie est incapable malgré tous ses efforts pour deux excellentes raisons, c'est qu'elle est elle-même l'auteur des déformations ou de certains arrêts des recherches scientifiques, et que, sa loi étant l'individualisme, elle ne saurait examiner elle-même cette réalité collective qu'est la science. Ainsi, en engageant l'intellectuel à se tenir à sa place technique, et en lui offrant un mode de travail opposé au mortel individualisme bourgeois, il y a tout lieu de penser que *Clarté* lui rendrait le plus grand service qu'il puisse attendre d'elle.

La Méthode

Nous venons de parler de l'*Equipe Clarté*. Mais que serait cette équipe ? Une seconde édition des groupes *Clarté* ? Aucunement ! Henri Barbusse les a dissous en 1922 et aucun camarade ne contestera la justesse de cette décision. Ces groupes correspondaient normalement à un vaste mouvement de romantisme révolutionnaire. Ils ne pouvaient légitimement lui survivre. Henri Barbusse indiqua dès longtemps la voie juste en ralliant le communisme. Voici l'orientation de cette équipe.

Le Parti communiste s'est transformé sur la base des cellules d'usine. Une revue de culture révolutionnaire n'est actuellement viable que si elle se fonde sur la valeur culturelle des métiers et la force révolutionnaire latente des classes prolétariennes et paysanne.

Voici donc l'idéal, tel qu'on peut se le figurer avant d'avoir engagé l'entreprise :

Des équipes se constitueront par métiers et, pour les intellectuels, par spécialités. Leur recrutement sera simple : **il suffit à nos abonnés de nous écrire qu'ils désirent tenter cette expérience, en nous indiquant leur profession ou spécialité.** Suivant les réponses, nous indiquerons aux camarades les projets d'enquête que nous leur proposons, et autant que possible les mettrons en relations avec des camarades de leur région ou de leur ville. *Ce premier travail a déjà été localement esquissé, à titre d'essai, depuis trois mois, avec un*

plein succès. Il faut l'étendre et l'organiser avec un plein succès.

Supposons maintenant un petit nombre de camarades ainsi abouchés dans la même ville ou trop peu éloignés les uns des autres pour que la correspondance soit lente et irrégulière. Ces camarades sont du même métier. Nous leur demandons de discuter nos suggestions d'enquête, et, mieux encore, d'en présenter eux-mêmes. Très vite, le travail s'établira comme pour notre Enquête Agricole : un camarade particulièrement actif ou disposant de plus de temps sera chargé de centraliser la documentation et d'assurer les rapports avec la revue et les autres équipes.

Pour les travaux d'ordre scientifique ou pédagogique, nos premiers essais montrent qu'il est indispensable de partir avec un plan général, certes provisoire, mais suffisant pour donner aux investigations critiques une allure méthodique. Pour chaque science il y aura grand intérêt à procéder par notes contradictoires *sur un sujet limité* jusqu'à des conclusions communes. Ces conclusions seront alors résumées et rendues accessibles aux non-spécialistes, autant que faire se pourra, aux fins de publication dans la revue.

La réalisation d'un tel projet dans toutes les branches où nous l'espérons, serait un immense œuvre documentaire, critique et partiellement constructive, méritant les efforts de tous ceux auxquels le travail désintéressé tient à cœur. Nous sommes déjà nombreux à vouloir la mener à bien. Et déjà nous avons la certitude qu'elle se réalisera au moins en partie.

Mais il nous faudra des camarades doués de volonté. « *Vouloir longtemps et dans le même sens* », comme a dit Nietzsche. Il est difficile de faire travailler de nombreux camarades en commun. Il faut raviver constamment le feu sacré, secouer les négligents, travailler beaucoup soi-même pour créer l'émulation des premiers résultats.

Tout cela, nous vous y aiderons. Dès le prochain numéro, plusieurs équipes publieront leurs directives, et si possible leurs premiers résultats. D'ores et déjà nous ouvrons dans la revue la rubrique du travail d'*Equipe*. Ainsi le camarade isolé, désireux de poser telle question aux camarades du même métier, n'aura qu'à nous l'écrire, nous insérerons immédiatement sa demande et lui transmettrons les réponses. La revue s'efforcera par là d'éviter aux « équipiers » les frais d'une correspondance trop abondante.

Bases culturelles de ce travail

Mais, diront les sceptiques, vous parlez sans savoir où vous allez ! Où sont vos bases culturelles ? Où sont vos directives, vos buts ?

Nous répondons : un principe, une idée n'ont de valeur que par le potentiel d'action ou le capital

de travail humain qu'elles représentent. Nous nous moquons des Principes avec un grand P que les pédants nous mettront devant la figure. Ou notre entreprise sera ZERO ou elle représentera un examen des forces sociales de ce pays et de sa culture par la classe des travailleurs, paysans, ouvriers, et éducateurs décidés à ne jamais trahir la cause révolutionnaire, conformément à la règle décisive d'Albert Thierry : *le refus de parvenir.*

La première loi qui mettra les intellectuels bourgeois en fuite sera *la mise en commun des idées personnelles*. Camarades étudiants ! vous le connaissez, ce vice de l'idée inexploitée sur laquelle un avare se jette, ces combats de volailles autour d'un bon morceau dans la basse-cour des Sorbonnes ! Vous les connaissez aussi, ces escaliers numérotés qui mènent aux compartiments du savoir : escalier B, 1^{er} étage — littérature classique ; deuxième étage au fond du couloir — sociologie, et jamais aucun d'entre vous n'est engagé à se tromper de couloir ou d'escalier ! Comment ferez-vous pour connaître plus qu'un lopin de science, malgré cette « science moderne » ? Venez travailler entre vous !

Car notre seconde loi sera : *autocritique*. Ce sera notre garantie constante, notre marque de classe, notre originalité historique. Ainsi plus rien d'étroitement individuel, plus rien de mortellement définitif. D'année en année des jeunes viendront, avec leurs poings lourds d'avenir, bousculer les équilibres installés, les synthèses vieillies. D'année en année des travailleurs viendront apporter une plus claire conscience de leurs forces morales, une connaissance plus précise de leurs forces matérielles. Il le faut, sinon nous n'aurons RIEN fait.

Mais j'entends d'autres camarades nous crier : et l'art, qu'est-ce que vous en faites ? Vous allez donc faire, sans art, de la culture ?

Nous avons vu que le point de départ romantique de cette revue a conféré à ces tendances une importance telle que nous devons bien tenter de marquer notre opinion nouvelle sur cette irritante question.

Dans toute acception romantique du mot culture, l'art (romantique, bien entendu) occupe une place absolument prédominante. Dans toute acception classique de ce terme, l'art prend sa place parmi les autres manifestations du génie humain auxquelles s'applique universellement ce mot de culture, au sens général de *force équilibrée*.

Quelle est la raison de cette omnipotence ou de cette harmonie ? Nous avons déjà indiqué l'essentiel de l'attitude romantique : l'artiste s'attache, *de l'extérieur*, à une exaltation collective, et ne peut l'éprouver *intimement* qu'à titre *individuel* parce qu'alors il la provoque par les plus divers artifices. L'attitude classique au contraire est celle de l'artiste nourri par une société où un certain mode de production atteint son plus grand développement. *L'équilibre moral*, fruit naturel du travail, s'exprime

alors en œuvres fraternelles, où l'art marche du même pas que la science ou la philosophie.

Le drame de notre temps et de ce pays, pour nous qui avons à cœur de faire œuvre culturelle, le voici : nos sociétés occidentales sont lancées depuis plus d'un siècle dans un mode de production qui, pour la première fois, n'harmonise pas les facultés de l'esprit à mesure qu'il se développe, mais au contraire les déforme ou les tue. A en juger d'après la conquête définitive d'un sixième du globe par la civilisation socialiste, nous pouvons penser que nous sommes près du sommet de la courbe de production capitaliste. Or, s'il s'agissait d'une autre forme de production, nous serions nécessairement, dans nos pays, en pleine période classique, en pleine santé d'une culture étonnant l'humanité par ses créations architecturales. Mais notre société capitaliste est ainsi faite que ses périodes de prospérité économique favorisent la corruption morale, la décadence culturelle, en élargissant parmi les autres classes le recrutement de la bourgeoisie. En de telles sociétés, que reste-t-il à la culture vraie ? Les classes effectivement exploitées. Aux époques où les bourgeoisies chancellent, la puissance de ces classes apparaît, se dresse soudain, prête aux gestes épiques : de toutes parts, les romantiques accourent ! Mais viennent les époques de stabilisation provisoire, — la force virtuelle, attachée aux labeurs de tous les temps, est éclipsée par l'insolent vernis des classes qui profitent : les artistes romantiques se voilent la face, jettent l'anathème. *Ayant perdu l'épopée, ils ont tout perdu.*

Ne nous hâtons pas d'en rire. Leur désespoir correspond à cette vérité historique (qu'ils formulent rarement) : la prospérité de notre mode de production, dans la mesure où il étend le recrutement bourgeois, provoque une décadence culturelle. *Mais ils ne voient pas qu'il y a toujours des prolétaires ouvriers et paysans.* Ces prolétaires, les romantiques ne les découvrent que quand ils les voient descendre dans la rue ! Quand ils demeurent aux champs ou à l'usine, ils disparaissent à leurs yeux, car alors ils ne dégagent plus aucune aimantation romantique.

C'est au contraire sur cette permanence de leur travail que *Clarté* désormais va tenter de se fonder pour se reconstruire. *Du moment qu'il y a travail humain, il y a culture classique, si faible ou partielle soit-elle.* Il se peut fort bien que ces cent ou cent cinquante ans de capitalisme aient amorti terriblement les dons artistiques des peuples d'Occident. L'art, sans aucun doute, accompagne plus encore l'action que le travail, et c'est ce qui nous explique d'une part pourquoi le travail primitif (toujours noyé dans l'action) s'accompagne si constamment d'expressions musicales ou lyriques, et pourquoi d'autre part, l'art est un caractère universel du travail aux époques classiques, car ces époques

correspondent (nous l'avons dit) à un développement extrême d'un mode de production, donc aux périodes où cette production change la face du globe : action historique du travail. Cette formule caractériserait notre temps à l'égal des plus grands siècles, si seulement le travail lui-même n'était devenu une marchandise, condition qui n'épargne l'équilibre moral des travailleurs que dans la mesure où cette vente de leur travail est pour eux un marché de dupes !

Cette discrimination éclaire le problème artistique de notre temps. Dans la mesure où la production moderne bouleverse l'aspect du globe — c'est-à-dire agit — elle est capitaliste, donc mortelle pour l'art. Dans la mesure où elle dupe les travailleurs, donc maintient en eux leur valeur culturelle, notre production ne tolère de culture véritable qu'au ras du sol, tenace mais modeste, invisible aux autres classes, et aussi aux artistes romantiques. Une telle culture, privée d'action, se prête donc faiblement à l'art, mais permet toutes les manifestations d'une culture de résistance et de future conquête : morale, philosophie, science authentique. C'est une telle culture qui doit trouver dans *Clarté* son expression normale. Non pas que nous concédions qu'en ce pays tout est fini pour l'art paysan ou prolétarien. Mais l'investigation marxiste nous engage à ne pas nous étonner si cet art trouve ailleurs un terrain infiniment plus propice.

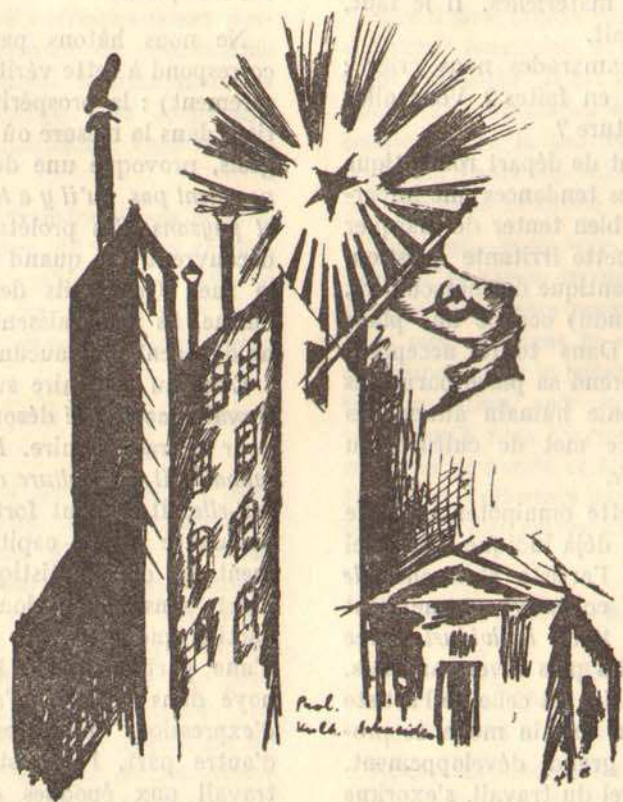
En effet, en Russie et dans les pays qui ont été secoués par des révolutions communistes, d'une part la production patriarcale et primitive, avec ses

multiples expressions esthétiques, était toute proche, et souvent dure encore ; d'autre part la transformation de la société a conféré à la production ce caractère d'action historique qui la transforme en une véritable épopée permanente — classicisme.

Clarté n'a donc pas voulu tenter sa reconstruction de revue culturelle sans s'assurer le concours des organisations prolétariennes d'art et de lettres des pays soviétiques et de la III^e Internationale. Elle aidera les classes ouvrière et paysanne de France à maintenir fermement le mode culturel qui seul est viable pour elles en ce temps. Mais elle leur apportera le concours et l'image exaltante des étonnantes résurrections de la culture, partout où la production est désormais entre les mains des travailleurs eux-mêmes.

Voilà notre programme, camarades. Il s'adresse à tous, sauf aux professionnels du désœuvrement : aux bourgeois. Dans cette œuvre qui enfin sera collective, non seulement par ses moyens matériels mais par sa gestation et sa réalisation, tous les hommes de bonne volonté trouveront leur place. Mais pour qu'ils y viennent prendre et tenir leur place, il nous faut partout des hommes de volonté. Il faut que, au centre de chaque équipe locale, il y ait un camarade sachant vouloir avec passion, avec enthousiasme. De tels camarades, au cours d'un récent voyage, j'en ai partout rencontré. Allons-y donc tous ensemble, et d'un même cœur !

GEORGES MICHAEL.



LECTURES ET DÉBATS

Sur l'enquête des « Cahiers du Mois » : Les appels de l'Orient

Liquidation des Influences méditerranéennes

Une jeune revue : *Les Cahiers du Mois*, vient de publier en un numéro spécial, plus de cent réponses à une enquête sur les rapports intellectuels entre l'Occident et l'Orient (1). Enquête vaine au surplus mais qu'il convient de signaler : « Sommes-nous pénétrables à l'influence orientale ? Dans quel domaine (arts, lettres, philosophie), cette influence peut-elle donner des résultats féconds ? Cette influence est-elle un péril grave pour la pensée française ? Pensez-vous qu'il serait urgent de la combattre selon le vœu de Massis ? etc., etc. »

Mais le point douloureux est dénoncé par cette phrase : « Pensez-vous que la liquidation des influences méditerranéennes soit commencée ? »

Comment délimiter au juste ces fameuses influences ? En général, pour nos penseurs officiels, toute l'armature de notre civilisation repose sur un substratum résidu de la culture gréco-latine (quelques-uns pensent bien au christianisme mais ils se méfient Jésus étant un oriental, aussi parlent-ils plus volontiers de catholicisme, semblables en cela au jeune icoglan qui écrivit un chapitre fameux et facile sur le Tibre et l'Oronte). Par conséquent, pour atteindre l'essence même de notre civilisation, pour goûter sa profondeur, sa richesse spirituelle, il convient de connaître à fond la fleur intellectuelle de deux civilisations mortes. Grecque : pensée, humanisme. Latine : droit et langue, rigidité d'un système social et gymnastique mentale incomparable. Tous ceux qui n'ont pu puiser à ces sources de connaissances sont des barbares, des primaires ou encore, selon les plus charitables, des personnalités très superficielles. C'est ce dernier point qu'il faut retenir. Seriez-vous chimiste éminent, ingénieur aux vues originales, poète d'une envergure lyrique étonnante, conducteur d'hommes, etc., si vous n'avez anonné quelques années de votre vie sur les auteurs classiques vous demeurez un personnage dépourvu d'humanité. Connaissez-vous dix langues vivantes et trois littératures nationales, auriez-vous vécu dans les classes et les pays les plus divers que le jugement sera le même car vous ignorez Cicéron. Voilà la supériorité du petit avoué de province qui se souvient avec grand effort d'une dizaine de vers d'Horace. Un parchemin académique et ses souvenirs de collège le font participer de bonne foi à l'élite intellectuelle

de la nation et si un jour il fait de la politique, c'est avec mépris qu'il combattra son concurrent ouvrier, lequel a pour toutes humanités la connaissance directe des hommes et du travail. Pendant trois siècles, en France surtout, une classe a eu devant les yeux le verre coloré de la culture gréco-latine. Cette rectification visuelle fut sans doute utile à son heure, mais depuis un quart de siècle, sa remise en discussion prouve mieux que quoi que ce soit son inutilité présente. Si ses tenants réagissent encore en sa faveur, il faut en chercher les causes non pas dans son illusoire fécondité mais bien dans l'origine et le destin social de ses défenseurs.

D'un autre côté, en admettant de bon gré la précellence des civilisations méditerranéennes, l'interprétation courante de la culture gréco-latine est-elle la plus proche de la vérité historique ou bien n'est-elle qu'une adaptation aux goûts du jour ou une routine facilement acceptée ? Je dis cela parce que je n'aperçois guère de différence entre les Grecs du chanoine Rollin et ceux d'Anatole France. Deux siècles durant la même fadeur rayonne. Les travaux de ces véritables historiens que sont les archéologues demeurent ignorés de la gent cultivée. Ou bien les recherches des spécialistes sont forcées par un système qu'eux-mêmes, liés à un sillon sans horizon, n'osent pas démolir. Et pour les historiens officiels tout fait eau à leurs moulins. Que connaissent alors nos lettrés entichés de classicisme de la véritable culture grecque par exemple ? Une agréable fiction fille de la Renaissance et que la routine française a conservée jalousement. Cette conception évolua légèrement du XVI^e siècle à la révolution de 1789. A cette date elle prit sa forme définitive suivant en cela les destinées de la classe conquérante fondant une tradition à l'issue de sa victoire. Plutarque, les luttes des cités grecques, la carrière de César retrouvent leurs doubles républicains et impériaux.

Lettres de noblesse de la bourgeoisie libérale, la culture gréco-latine meurt aujourd'hui en même temps que l'importance politique de la classe qui puisait en elle son unité idéologique. Choc en retour car la bourgeoisie libérale est annihilée politiquement par son inadaptation à l'économie moderne, inadaptation causée justement par une culture figée. D'innombrables exemples illustrent cette thèse. Un d'entre eux : Pendant la guerre s'est formée en France, très rapidement en face de la grosse industrie bénéficiaire du conflit, une catégorie vite baptisée *nouveaux riches* sortant presque toute des rangs populaires (petits commerçants, maquignons, artisans

(1) Les appels de l'Orient, 1 vol. 10 fr. (Ed. Emile Paul).

modestes) connaissant à peine les limites du licite, ayant une mince conception du droit, mais riches d'audace, de verdeur, d'allant. Le passé pour eux n'existait pas, pas plus que le préjugé social ou le scrupule patriotique, frères en cela des businessmen américains, seule classe où le patronat de combat pourra se recruter.

J'arrive donc à pouvoir affirmer que le problème des influences méditerranéennes est strictement petit-bourgeois. Seule la classe moyenne libérale peut trouver quelque intérêt à ces questions qui touchent à l'essentiel de son idéologie.

Ces soucis culturels sont inconcevables pour les chefs d'industrie appuyés sur la finance cosmopolite ou en lutte avec elle. Pour eux les soucis intellectuels sont d'ordre technique et géographique. Technique progrès dans les procédés de fabrication, gouvernement à leur discrétion, pouvoir à poigne. Géographie : sources de matières premières et de main-d'œuvre. Voilà une classe qui lutte, qui monte. Nulle tradition derrière elle. Quand le domaine sera conquis, il sera temps alors de laisser une certaine liberté à l'esprit et de se créer une légende.

En ce qui concerne le prolétariat révolutionnaire le problème se pose en termes presque analogues. Il a semblé, au cours du XIX^e siècle que la culture classique tendait au socialisme. Manque de positions nettes. Notre internationalisme n'a rien à voir avec un humanisme figé. Ce compromis qui fut brillamment personnifié en France par Jaurès permettrait peut-être d'enrôler de nombreux petits bourgeois indécis et bien élevés. Mais cette équivoque ne serait pas heureuse et ne durerait guère. Les conditions de lutte créées par le capitalisme obligent à reléguer au deuxième plan les soucis de construire une tradition culturelle. Tradition factice au surplus. Et cela est bien ainsi quand on songe combien une tradition même purement politique peut être une source de déviation et d'erreurs. Après une révolution victorieuse il n'en est plus de même, mais en attendant, en France surtout, une bonne littérature de bataille (à peine existante) est nécessaire. Il faut toujours songer à l'équipe encyclopédiste du XVIII^e siècle qui, à travers les articles les plus anodins sur l'art, les sciences ou la géographie attaquait sans répit l'Infâme et les privilèges féodaux. Et notre littérature sera brutalement matérialiste dans ses desseins proches d'une mystique certaine dans son ensemble si elle veut attirer et retenir des combattants nouveaux. Besogne de critique de démolition, sachant utiliser les contradictions internes des classes à combattre, sachant trouver de précieux alliés dans le camp ennemi mais gardant elle-même son caractère spécifiquement communiste.

Pour conclure, il faut en revenir à l'interprétation matérialiste de l'histoire si l'on veut comprendre le déclin des influences méditerranéennes. Déclin certain que ni la volonté ministérielle ni le prêche néo-classique ne pourront arrêter. Les observateurs sociaux ont été frappés depuis trente ans environ de la rapidité avec laquelle s'effritaient le prestige

et la puissance de la bourgeoisie libérale. Ces dernières années ce phénomène s'est encore accentué : écrasement des partis libéraux en Angleterre et en Belgique, amoindrissement du parti radical en France, ruine des classes moyennes par l'inflation en Europe centrale et en France, etc. Cependant l'état démocratique n'a point subi l'exact contre-coup de ces effondrements. Car un soutien nouveau a surgi : le socialisme réformiste, imprégné de plus en plus malgré une phraséologie surannée par l'esprit des anciens partis dont il absorbe les troupes. Palier transitoire, car nous connaissons trop les contradictions qui sapent le socialisme parlementaire pour croire à une longue période de stabilisation de ce côté-ci. Le Français moyen devient de plus en plus une entité chimérique et c'est vivre dans les lunes passées que de se rattacher à la culture classique en un temps où le moindre problème politique ou social a une répercussion sur des millions d'individus. Le cénobitisme est impossible désormais. La prolétarisation s'accroît, les petits héritages mangés par le fisc ne seront bientôt plus qu'un souvenir. La situation matérielle de nombreux petits-bourgeois peut ne pas changer, peut même s'améliorer, n'empêche qu'ils seront enrôlés au service du capital et que l'indépendance d'antan (petits rentiers, propriétaires, professions libérales) disparaîtra complètement.

Appartenant comme le prolétariat à une classe serve, ils verront seules, s'ouvrir devant eux la voie de l'acceptation ou celle de la révolte.

JEAN MONTREVEL.

Orient contre Occident, ou la révolte de l'Humanité contre l'Impérialisme du Capital

« Jamais il faut qu'on le sache, la terre n'a porté plus de haine qu'au temps de la Société des Nations... » *« La crise, de grave, se fait tragique »* Sylvain Lévi, Membre de l'Institut, réponse à l'enquête.

Je veux mettre en exergue de cette étude sur l'enquête sur l'Orient et l'Occident que publient les *Cahiers du Mois* ces deux phrases de la courte mais tout à fait remarquable réponse de M. Sylvain Lévi, l'homme le plus officiellement (en France et en Asie) qualifié pour y répondre. Et M. Sylvain Lévi dit aussi : « Les yeux (du monde non chrétien) se tournent chargés d'angoisse et d'espérance, vers Moscou, vers Angora, vers Tokio, vers les habiles qui ont su emprunter à l'Occident ses moyens pour le combattre ».

Ainsi se pose nettement le problème. M. Sylvain Lévi fait justement remarquer : « Je me rappelle un fantaisiste qui ne connaissait au monde que deux langues : le français et l'étranger. L'inventeur de la formule « Orient-Occident » était de la même famille. Les Grecs, d'esprit clair et mieux placés pour comprendre, se contentaient de dire : Hellènes et Barbares. La formule a changé, le sens subsiste. Mettre dans le même sac, sous la même étiquette, un Syrien

de Beyrouth, un Iranien de Perse, un brahmane de Bénarès, un paria du Deccan, un marchand de Canton, un mandarin de Pékin, un lama du Tibet, un Yacoute de Sibérie, un daimyo de Japon, un cannibale de Sumatra, un nègre du Congo, un Berbère de Kabylie... j'en passe et des meilleurs, c'est faire de l'ethnographie à bon marché. »

Et, il conclut : « Au fond il y a la civilisation chrétienne et les autres ».

Ici nous prenons nettement position et nous déduisons :

« AU FOND, IL Y A LA CIVILISATION CAPITALISTE, DONC IMPÉRIALISTE, ET LES AUTRES ».

Et voilà pourquoi la terre n'a jamais porté plus de haine qu'au temps de la Société des Nations, INSTRUMENT D'IMPÉRIALISME HYPOCRITE ET BOURGEOIS (c'est-à-dire financier).

Et voilà pourquoi la crise, de grave, se fait tragique.

Et voilà pourquoi les yeux, NON SEULEMENT DE L'ASIE, MAIS DE TOUS LES PROLÉTAIRES, DE TOUS LES OPPRIMÉS, DE TOUS LES COLONISÉS, se tournent chargés d'angoisse et d'espérance VERS MOSCOU, bien plus que vers Tokio ou Angora, amis en ce moment de Moscou.

Ce que nous prétendons, nous, c'est que l'angoisse actuelle de la Terre, celle qui, pour certains esprits, fait s'affronter l'Asie et l'Europe, pour d'autres l'Orient et l'Occident, pour d'autres le reste du monde contre l'Europe et l'Amérique, est tout simplement une question humaine.

C'est la même qui fait s'affronter prolétariat et capital.

C'est la révolte de l'homme contre la colonisation sournoisement implacable de l'impérialisme de fait mais inavoué, des états soi-disant démocratiques, dont la phraséologie humanitaire et creuse, ne correspond à aucune réalité, mais favorise de son apparence généreuse, toute de façade, les pires excès de la concentration économique et financière.

Colonisation du prolétariat, du salarié en général, au même titre que des noirs et jaunes, et qu'a dénoncée Lénine, il y a déjà des années.

C'est ce que peut confirmer l'étude critique de toutes les réponses de cette enquête des *Cahiers du mois*. Bien qu'aucune d'entre elles n'ait — naturellement — mis la question sur ce sujet d'ordre plus général. Peut-être les *Cahiers du mois* n'eussent-ils point admis qu'on déplace ainsi le problème — si toutefois c'est le déplacer et non le remettre d'aplomb.

Dans l'enquête des *Cahiers* nous trouvons des réponses de savants, de peintres, d'hommes de lettres, de théosophes, de catholiques, d'occultistes. Mais cette diversité, plus ou moins intelligente, se réduit à

quelques tonalités très simples, à quelques valeurs essentielles.

Les savants disent, à peu près ceci :

La question est infiniment complexe et du ressort uniquement de notre cabinet. Le monde jacasse sur le sujet comme pies en débauche. Précisons, classons, sériions, et après, peut-être aurons-nous une opinion... ou n'en aurons-nous pas... ou émettrons-nous des hypothèses. Mais ils reconnaissent que le monde entier est ému par ce problème et se croit compétent. Ce qui prouve qu'il ne s'agit point là d'un exercice de laboratoire mais d'une manifestation de la vie passionnée des peuples.

Les intellectuels se sont préoccupés de l'opposition qui semble exister pour eux entre ce que les disciples d'Auguste Comte appelèrent la « synergie gréco-latine » et l'âme de je ne sais quel vague Orient. L'esprit gréco-latin existe-t-il ? C'est là une question qui nous semble se greffer sur l'objet de l'enquête Orient et Occident et la compliquer. Il semble que l'Hellénisme d'un Salomon Reinach soit bien artificiel et n'ait rien de commun avec la Grèce antique telle que les travaux des sociologues anglais l'ont vue, laquelle ressemble singulièrement à l'Orient d'hier tel qu'à tort ou à raison nous le concevons. Et l'esprit latin ? Rien n'est menteur plus que l'enseignement de nos Facultés, qui étudie *a priori*. Toutes les controverses, plus ou moins sincères, auxquelles nous assistons sur la valeur des révolutions de Russie et d'Asie, ou même sur notre politique intérieure, prouvent le défaut de l'examen *a priori* d'un fait de vie collective.

Mêmes préoccupations générales à propos de l'idéal chrétien. Mais qu'a de commun notre civilisation avec l'idéal chrétien ? Non plus qu'avec l'idéal grec ou romain ? Le manifeste récent de nos évêques qu'a-t-il de commun avec l'idéal chrétien ? Et l'esprit puritain des Anglo-Saxons, qu'a-t-il de chrétien ? J'entends les protestations indignées de Léon Bloy, l'ardent catholique du *Sang du Pauvre*, quand il décrit en quelques pages l'horreur sanglante et hypocrite de la colonisation dite chrétienne.

M. Massis, bon écrivain catholique, mais bien pensant, sans envergure, devrait méditer, avant d'exalter la culture catholique française et de parler du danger de l'Orient ces quelques lignes : « Le bon jeune homme élevé par les bons Pères et rempli de saintes intentions, embrasse pieusement sa mère et ses jeunes sœurs avant d'aller aux contrées lointaines, où il lui sera permis de souiller et de torturer les plus pauvres images de Dieu... » (1)

Nos savants officiels sont tellement entraînés à faire conclure la science selon les fins gouvernementales, à justifier à la Lavisse tous les bourrages de crâne sous le couvert d'une discipline d'esprit volontairement servile et dupe d'elle-même, qu'ils nient toute compétence autre que la leur, sans même en justifier la raison. Il n'est pas jusqu'à M. Sylvain Lévi qui ne blâme l'orientalisme de Tagore. On sait que les « spécialistes » n'admettent pas l'intrusion

(1) Léon Bloy : *Le Sang du Pauvre* (Le Christ aux Colonies.)

des poètes, des artistes, des mystiques. Ne vaudrait-il pas mieux justifier le phénomène précis de leur opinion ? Il est facile de négliger Tagore ou Keyserling, comme Lafcadio Hearn ou Okakura. Les Indianisants ont-ils donc oublié la leçon que leur donna Sir Arthur Avallon, en leur révélant la littérature tantrique qu'il ne put pénétrer qu'en s'initiant à la mystique aborigène ? Mieux vaut être troublé par de tels témoignages et en chercher la raison bonne ou mauvaise.

Or, cette raison n'est pas scientifique, mais elle est tout bêtement humaine. Il faut savoir à l'orientale, distinguer l'accessoire du principal. Un faisceau de preuves secondaires, si précises soient-elles, ne vaut pas une présomption, si elle est essentielle et capitale. Tout le succès de l'appareil intellectuel ne se justifie que par sa conclusion simple. L'édifice marxiste ne triomphe en ce moment que par la valeur humaine de sa conclusion : la concentration capitaliste s'accroissant aux dépens de la qualité humaine de l'individu, dégénéré au rang de machine à produire (mais n'est-ce point ce que dit aussi Tagore ?) (2). Tous les raisonnements du monde, si scientifiques soient-ils, ne prévaudront pas contre le fait brutal : l'industrialisme capitaliste a fait faillite, il n'a servi qu'à donner à chacun un maximum d'abrutissement misérable, sans autre compensation que l'illusion. La suppression de l'esclavage n'est qu'un mensonge grossier, hypocrisie de l'histoire.

Qu'on ne dise pas que notre opinion nous aveugle à notre tour. Qu'on ne dise pas que notre ardeur pour l'événement russe et léniniste nous égare ; elle nous éclaire au contraire. Elle nous permet de préciser la signification, vague géographiquement, de cet Orient, que M. Sylvain Lévi et ses collègues jugent, à bon droit, fantaisiste.

Aucune confusion dans notre esprit. Lisez le livre de René Grousset, paru l'an dernier chez Plon, il l'intitule : *Le Réveil de l'Asie* et en sous-titre : *L'Impérialisme britannique et la révolte des peuples*. M. Grousset n'est pas des nôtres. Pour lui, spécialiste de l'histoire de l'Orient, les révolutions d'Asie (Inde, Chine, Perse, etc.) sont la révolte contre l'impérialisme anglais. Il distingue l'impérialisme anglais du français. Il est ainsi coutume, chez nous, de rejeter toutes les horreurs coloniales sur les Anglais, les Belges, etc. et de prétendre que chez nous... pure fantaisie de roman-feuilleton... Traduisons donc le titre de M. Grousset : *La Révolte des peuples contre l'Impérialisme...* Mais quel impérialisme ? Celui dit occidental. C'est-à-dire des nations à régime capitaliste caractérisé. Vous voyez que du

(2) Sous une autre forme, nous le savons bien, et sans avoir pénétré la cause sociale et économique de ce qu'il attribue à « l'esprit occidental ».

Autre témoignage cueilli dans les « Cahiers du Mois », celui-là de Fritz von Unruh :

« Vous serez broyés par la tyrannie mécanique, par le despotisme sans scrupule de la matière, hypocritement masquée d'idéologie, par la dictature au cynisme triomphant ». (Voir d'autre part Romain Rolland, etc.)

titre de ce livre quasi officieux à celui de cet article, il n'y a qu'une nuance. Or ce livre, lisez-le. Et prenez, pour le suivre, en même temps, un autre livre bourgeois, celui de M. Moch sur la Russie des Soviets, qui est doté de cartes nombreuses et claires. Vous verrez que l'envahissement puis la délivrance de l'Asie, de 1918 à 1924, suivent pas à pas d'abord l'envahissement de la Russie (jusqu'à Moscou où 300 cosaques blancs entrent, en raid, ouvrir une nuit les portes des prisons), puis sa délivrance, son épanouissement. On ne peut sans trahir l'histoire étudier la Révolte des peuples, sans étudier la Révolution Russe, la Révolte du Proletariat qui l'accompagne jour par jour.

Faut-il apporter une autre preuve encore incontestable ? M. René Grousset lui-même nous la donne, page 88, à propos de la Perse : « Ce fut la première Révolution Russe, celle de 1905, toute proche... » (qui fut pour la jeunesse persane une révélation, après celle de la victoire japonaise de 1904). M. Grousset répète à propos de l'Inde : « La Révolution Russe de 1905 compléta la leçon de la victoire Japonaise... » Pour ce qui est de la Chine, tout le monde devrait méditer la lutte qui mit aux prises les Kouo-Ming-Tang et le marxiste Sun Yat Sen, leur chef, seul honnête homme, contre tous les Tokiuns (général-brigands), vendus à l'étranger qui entretient là-bas l'anarchie militaire.

Procès de l'Occident ? Non pas. Le Japon n'a-t-il pas des provinces industrialisées ? (3) Qu'importe la latitude ou la longitude ? M. Sylvain Lévi fait remarquer qu'elles ne sont, lorsqu'on les compare, que relatives. Mais procès d'une civilisation capitaliste qui s'effondre. Et parce que menteuse : ainsi ce droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, qu'on proclamait hier, qu'on dénie en fait chaque jour, avec autant d'inconscience que de cynisme et de maladresse.

M. Sylvain Lévi a été, il y a quelques années, envoyé en mission par notre gouvernement, pour étudier le Sionisme. Dans les quelques semaines où il est resté là-bas, a-t-il vu combien l'idée soviétique y était puissante ? A-t-il assisté aux luttes entre cette idée et l'esprit colonisateur des promoteurs de ce mouvement, qui complique encore aujourd'hui le drame du proche Orient ? Se rend-il compte que, comme la latitude et la longitude, les mouvements humains ne sont que relatifs l'un à l'autre et qu'on ne saurait les étudier absolument ? Nous n'en doutons pas. Et nous sommes aussi persuadés qu'il est mieux averti que nous-mêmes sur le caractère pré-

(3) Autre Occidentalisme de l'Orient moderne et avili par notre conception sociale, dont la preuve est donnée par le livre récent de Panait Istrati : *Kyra Kyralina*.

« Pendant le repas je parle, je raconte des histoires et des scènes de la vie en Anadole et j'appuie surtout sur la tristesse que couvrent les tapis et les cuivres de Damas où l'on voit travailler à leur fabrication, toute entière manuelle, des enfants de cinq ans et des vieillards presque aveugles, les premiers, gagnant deux métèques par jour (dix centimes) ne sachant presque pas ce que c'est qu'une enfance et entrant dans la vie par la porte du supplice ; les derniers, s'épuisant d'inanition et n'ayant droit ni au repos ni à la sérénité de la vieillesse. »

cipité des événements actuels d'Orient. Un Indien me disait, il y a quelques mois, qu'à un an de distance, retournant aux Indes, on ne les reconnaissait plus. Un Chinois me disait de même de la Chine. Un camarade Russe de l'état matériel de la vie en Russie. C'est pourquoi il faut se méfier aujourd'hui des compétents autant que des divagateurs. Dans le domaine des faits dits précis, tout devient contestable. Le fait humain, profondément humain seul subsiste. Et il n'a rien de simpliste. Parce qu'il n'est pas un produit artificiel d'une conception intellectuelle, mais un phénomène élémentaire de la vitalité collective humaine. Il réunit au contraire pour lui une quasi-unanimité. Il est dénoncé même par les plus ternes phraseurs, qui proposent le remède émollient de lentes et problématiques réformes et évoquent cette illusion du progrès que dénonça le premier Sorel, et à laquelle se rattache encore la majorité de nos primaires et de nos secondaires ou officiels. Il est dénoncé par ces Messieurs de l'Action Française qui accusent de cette injustice une vague finance Judéo-Boche (?) Il n'est pas jusqu'au pape qui, dans ses encycliques, ne reproche à ses fidèles d'avoir perdu tout sens de l'humanité.

Il en est du mal social comme de la morbidité. Tout le monde est d'accord sur la souffrance même, qui est un fait précis que ressent le malade. Sur son origine seule, le diagnostic donc le traitement, peuvent différer. Mais, dans le cas présent, l'unanimité existe encore sur le diagnostic général : impérialisme. Et le désaccord n'existe que sur l'épithète : britannique, dit M. Grousset, Occidental, disent certains ; Judéo-étranger, disent naïvement ceux de l'A. F. ; Gréco-Romain et Judéo-Chrétien, disent d'autres ; M. Massis accuse notre matérialisme, l'esprit germanique, l'esprit slave et on ne sait quoi de chaotique.

Nous pensons qu'en disant : « L'humanité contre l'impérialisme » sans épithète, nous devrions être l'accord avec tous ceux qui sont de bonne foi.

Et nous n'en demanderions pas plus.

C'est la formule même de toutes les révolutions en cours du Pacifique aux Balkans — de toutes les révoltes de notre propre continent. C'est le gage du succès de l'action moscoutaire, qui ne perd pas son temps à vaticiner, mais qui réalise.

Là se précise un des caractères de la Révolution d'Asie qui semble avoir échappé à la plupart des « enquêteurs » du *Cahier du Mois*.

Au contraire de ce que peut penser un observateur superficiel, l'Orient (admettons cette dénomination géographiquement fantaisiste et imprécise) est plus réaliste que nous.

Nous, nous sommes depuis quelques siècles bien domestiqués pour la colonisation militaire et on nous a habitués à nous payer de mots. Il suffit qu'on nous répète : mais tu es libre, mais tu es peuple souverain,

mais tu es le centre du monde et nous nous contentons de ces mots. Un long et savant entraînement nous a façonnés pour la démocratie, dont le masque ne correspond en rien au vrai visage. Et nous ne voulons voir que le masque.

Ne nous y trompons pas, lorsqu'on nous dit, par exemple, que le Chinois ou l'Indien ne sont pas mûrs pour le self-gouvernement, entendez que leur humanité encore intacte n'est pas mûre pour l'abrutissement du servage volontaire, qui est la réalité démocratique.

Le colonisé exotique ne sait pas encore se payer de belles paroles, sans réalisation. Entraîné par sa culture philosophique à distinguer l'accessoire du principal (seul souci de la culture dite orientale), il se rend compte que les belles phrases, les promesses toujours différées et les proclamations, ne sont que l'accessoire et que le traitement qu'il subit est le principal.

Le prolétaire, à juste titre appelé « conscient », chez nous, est justement celui qui, s'étant affranchi de la duperie des mots, a pris conscience de la réalité des faits derrière le mensonge des apparences. Il s'est placé, de ce chef, aux côtés de l'« Oriental ».

Ainsi sommes-nous en droit de dire :

Orient contre Occident ? peut-être. Civilisation contre civilisation ? peut-être, mais aujourd'hui seulement aspect accessoire d'un phénomène vital dont le principal est : la révolte humaine contre l'impérialisme, c'est-à-dire l'homme contre la civilisation en fait ploutocratique, dite du capital ou dite bourgeoise.

Dénonçons hautement ce procédé bourgeois et social-démocrate qui consiste à déplacer le problème avec des apparences de raison et à parler de péril jaune ou de civilisation adverses, ou de spiritualités non équivalentes.

Ce ne sont là que spéculations destinées à égarer les intellectuels.

Les faits, dans leur réalité, sont là, en Egypte, en Turquie, en Perse, en Inde, en Indo-Chine, au Maroc, en Roumanie, en Afrique du Sud, en Chine (Quelle salade, hein ? Sylvain Lévi). Les faits sont là pour tous les opprimés : L'IMPÉRIALISME CAPITALISTE EST L'ENNEMI DE L'HUMANITÉ.

Mes beaux Messieurs, n'essayez pas de nous égarer par de belles paroles et par des distinguos à n'en plus finir.

Le problème d'Orient et d'Extrême-Orient ne se résoudra qu'avec le problème prolétarien.

C'est un fait dont chaque jour accentuera l'importance.

C'est un fait contre lequel vos discours ne pourront rien. Il ne s'agit point ici de dissection de texte ou de cadavre. C'est un fait non de laboratoire ou de dissertation, mais d'humanité vivante et palpitante.

« Les yeux se tournent, chargés d'angoisse et d'espérance, vers Moscou... »

MARCEL EUGÈNE.

Occident-Orient

Mystère,
fatalité,
kismet,
Grillages, khans, caravanes...
Chadirvanes...
Dansant dans des plateaux d'argent,
de petites sultanes...
Méharadja, padichah...
Sous le poids de mille et un ans,
un chah...

Des sabots de nacre, qui balancent
sur des minarets.
Des femmes au nez teint de henné,
travaillent, de leurs pieds, sur des métiers.
A travers les vents et leur barbe verte,
des muézzins chantent la prière.

Le voilà ! l'Orient, vu par le poète d'Occident
Le voilà ! l'Orient des livres
imprimés par millions, à la minute...
Mais ni hier, ni aujourd'hui, ni demain,
un tel Orient
n'existait pas,
n'existera pas.
L'Orient,
terre sur laquelle
des esclaves nus meurent de faim ;
propriété collective de tous,
sauf de l'Oriental ;
pays que la famine extermine ;
grange qui déborde de froment ;
grange de l'Europe.
Asie...

Des Chinois aux longs cheveux,
pareils à des cierges jaunes,
se pendent
aux mâts des dreadnought américains.
Au sommet
le plus haut,
le plus escarpé,
et le plus neigeux
du mont Himalaya,
les officiers britanniques
font retentir leurs jazz-band.
Dans le Gange,
où les parias jettent
leurs morts aux dents blanches,
eux, ils plongent
leurs pieds aux ongles noirs.
L'Anatolie
est devenue une place d'arme
pour Armstrong.

L'Asie a déjà la poitrine trop chargée.
L'Orient
n'avalera plus rien...
Halte-là !
Nous en avons trop déjà...
Si même quelqu'un d'entre vous
pouvait ranimer notre bœuf, mort de faim !
s'il est bourgeois,
qu'il ne se montre pas à nos yeux.

Même toi... Pierre Loti.
Le pou de typhus
qui, à travers notre peau basanée et durcie,
de l'un d'entre nous passe à l'autre,
est plus proche de nous
que toi, officier français.
Officier français !
Tu as oublié plus vite qu'une putain,
Azyadé, aux yeux de raisin !
La pierre tombale d'Azyadé,
plantée par tes soins dans nos cœurs,
fut bombardée par toi,
comme une vulgaire cible en bois.
Que ceux qui l'ignorent l'apprennent :
Tu ne fus jamais qu'un charlatan.
Charlatan !
Tu n'étais là Pierre Loti
que pour nous vendre
avec des bénéfices scandaleux,
de la camelote française.
Quel cochon de bourgeois tu étais...
nous en savons déjà quelque chose.

Si je croyais à l'existence de l'âme,
le jour de délivrance de l'Orient,
j'aurais cloué la tienne
sur une croix, au milieu du pont.
Et je me serais installé en face,
pour fumer paisiblement ma cigarette.

Moi, je vous ai donné ma main...
nous tous, nous vous avons donné nos mains.
Embrassez-nous les sans-culottes de l'Europe...
Faisons, côte à côte, galoper nos chevaux rouges.
Regardez !
Déjà sont limités les jours,
qui nous séparent de la délivrance.
La révolution agite
son mouchoir sanglant.
Sur le ventre de l'impérialisme,
nos chevaux rouges piaffent.

NAZİM HİKMET.

(Constantinople Janv. 1925)

La Concession Perpétuelle N° 314

Nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs un très beau morceau de littérature paysanne française contemporaine. Qu'on ne s'étonne ni de la crudité de certaines descriptions ni de la verdeur parfois de la langue. Hisquin est un vrai fils de paysans français, de cette race nivernaise si drue.

L'action se place au petit village de la Mirandole. Jacques, fils d'un valet de ferme, est né dans une de ces maisons : « Jamais aucune plaque n'en témoignera, mais le noyer qui, dans le verger en face, dépasse les granges neuves, a le même âge... Tout enfant, tout chétif, le petit aimait à porter sous son bras droit une feuille, un cahier ou un journal... Il sera maître d'école, a dit la mère Reffine, la vieille voisine. »

Jacques est enfant de chœur. Le curé en a cinq. Le précédent, plus pompeux, en avait dix. Mais il ne payait pas. C'est lui qui a fait construire l'église neuve qui reste inachevée dans le haut du bourg et de la rue Vieille. Lorsque les entrepreneurs ont crié trop fort, il a foutu le camp.

Tous les matins, le curé se lave les doigts au-dessus d'un plateau et boit le vin blanc dans le calice. C'est la messe. Chiqué ! ses enfants de chœur, à la sacristie, boivent tout aussi bien au goulot de la bouteille.

Mais la grand'messe du dimanche et les vêpres, c'est beau. Les chantres gueulent et leur ventre bou-tonné a les flux et reflux d'un accordéon. Les filles répondent en chantant. Jacques leur trouve l'air canaille. Elles le regardent, l'admirent et envient certainement sa soutane rouge et son beau surplis blanc. Il ne comprend pas les paroles. Pourtant, le gros chantre dit nettement à la fin d'un couplet :

No Saint-Malo.

Ça doit parler de Saint-Malo, un pays proche dont Jacques a entendu parler.

A Pâques, les enfants de chœur vont de maison en maison, ouvrent les portes, s'agenouillent et chantent :

O crux, ave, spes unica
Mundi salus et gloria,
Piis adaugé gratiam
Reisque de le crimina
Amen.

Amen la douzaine. On ajoute toujours à mi-voix la douzaine, car les gens donnent des œufs — les roulées. Il y a des familles, deux ou trois au plus, qui ne donnent rien. La grand'mère de Jacques lui a dit mystérieusement :

— Ce sont des francs-maçons.

Mais sa grand'mère doit se tromper ; ce serait de drôles de maçons qui ne construiraient jamais de maisons.

Le perceuteur, en voyant entrer les enfants de chœur, leur jette vingt sous et leur crie :

— Taisez-vous !

Les petits « surpris » l'aiment bien et se gardent de l'oublier dans leur déambulation annuelle.

Celui qui tient le bénitier bénit les meubles et les gens avec le goupillon. Celui qui porte le Christ le fait embrasser. Les femmes seules l'embrassent. C'est naturel. Les hommes ne s'embrassent pas entre eux. Quelques vieux, pourtant, il faut leur pardonner, tendent vers Jésus, amours séniles, leurs babines gourmandes.

Ce n'est peut-être pas très propre de faire embrasser le Christ tant de fois, pas pour lui, bien sûr, mais pour toutes ces femmes qui, l'une après l'autre, mettent leurs lèvres au même endroit : presque toutes le baisent sur la bouche. Mais c'est la coutume et Jacques croit déjà comprendre qu'une coutume, c'est bien plus difficile à déraciner que les plus gros chênes de la forêt.

Ce qu'il ne comprend pas, par exemple, c'est qu'à l'offerte, pendant les messes de mariage ou d'enterrement, lorsque les fidèles — et ces jours-là hommes et femmes y passent — ont embrassé Jésus, le curé se tourne ensuite vers ses enfants de chœur et leur tend à baiser ce Christ souillé qui, près de cent fois, vient de se prostituer.

C'est d'autant plus agréable qu'à la fin du cortège viennent infailliblement Catherine la lépreuse, dont les lèvres sont rongées par le mal et Marie la boiteuse qui bave et a l'haleine fétide.

Aussi, Jacques, les lèvres rentrées, n'avance que son nez qu'il écrase sur le crucifix et, malgré cela, une fois agenouillé sur la première marche de l'autel, il éprouve l'impérieux besoin de cracher. Comment faire ? Les chantres, le Bon Dieu, la Vierge, l'Enfant Jésus, Saint-Maurice, ne cessent de le regarder. D'ailleurs, c'est obsé-

dant, hallucinant ; mais, dès son entrée à l'église, Jacques voit, braqués sur lui, tous ces yeux étranges qui, durant la cérémonie ne cessent de le suivre dans les directions les plus opposées.

Tant pis, sa bouche est pleine. Il faut cracher. Il laissera couler sa salive, perpendiculairement, sans faire un mouvement, sur le tapis.

Zut ! sous l'Autel, couché en son cercueil de verre, Saint-Zénon le regarde. Et dire que celui-là a été martyrisé à Rome avec ses soldats, trois siècles avant J.-C. C'est un revenant qui revient de bien loin ennuyer Jacques.

Mais, *drin', drin', drin'*, l'Élévation, le Salut. Les fidèles se courbent, Jacques sonne, sonne, et, sournois, incline la tête bien bas, bien bas, puis, subrepticement, crache dans le creux de la sonnette.

Au pays même, c'est de la vraie que les enfants de chœur portent dans le bénitier en cherchant à Pâques leurs roulées — de l'eau bénite des fonts baptismaux.

Mais, pour les hameaux, ils ne se chargent pas inutilement. Ils remplissent, en cachette, le bénitier à la mare avant de commencer.

Les vieilles femmes n'en demandent pas moins un peu, par faveur, qu'elles garderont précieusement dans l'armoire en un bol où trempe une branche de buis et dont elles rempliront, à la tête du lit, le petit godet de porcelaine que Jésus regarde en penchant la tête. Il s'y laverait peut-être les pieds s'il n'était crucifié.

L'histoire locale et la légende polissent perpétuent le souvenir d'enfants de chœur célèbres qui se sont auréolés de gloire. Il y a une quinzaine d'années le grand Louis a pissé dans le bénitier. L'année de Marcel le menuisier, les enfants de chœurs ont fait chauffer au rouge le Christ avant de le faire embrasser par une bonne vieille qui fut atrocement brûlée.

— *Cette église a été bastie l'an 1390, estant lors procureurs dicelle Claude Maugras, iehan le XXII Brethon.*

La vieille église aux tuiles moussues sommeille, retirée en son contre-bas. Le clocher qui la flanque est une pyramide pointue écaillée d'ardoises. Un coq orgueilleux y domine tournant lentement, majestueusement à gauche, puis à droite.

Esclave du vent, le malheureux se croit libre.

Le coq sert de cible aux galopins lapidaires. Les as le touchent parfois, sans grand dam : le but est haut, le projectile n'y arrive qu'en fin de course.

Les moins forts et les maladroits qui ne peuvent « buter » le coq, se vengent, rageurs, sur les vitraux qui sont ajourés comme une écumoire. Par bonheur, la division des fenêtres en tout petits carreaux, prolonge leur agonie.

La vieille église abrite le vieux cimetière. Il est plein. L'on n'y enterre plus, les morts protesteraient. Et ils sont à craindre. Il y a si longtemps qu'ils sont partis qu'ils éprouvent le besoin de revenir.

Beaucoup ont bougé et, s'arc-boutant, ont renversé leurs tombes qui gisent dans l'herbe haute. Ils ont même dû, Jacques en a le frisson, effacer leurs noms, la nuit, car, sur les tables de pierre teintées et rongées par les saisons successives, c'est à peine, et encore faut-il se pencher, si l'on peut deviner qu'il y eut là, voyez, quelque chose d'écrit.

Oh ! les vieilles grand'mères font souvent allusion à des histoires lugubres de revenants courant, volant, se pourchassant la nuit, au-dessus des tombes et dont l'on ne voit, mystérieuses et hallucinantes, que les prunelles phosphorescentes. Et encore, les vieilles grand'mères ne disent pas tout, Jacques le sait. Elles craignent que les revenants ne viennent la nuit visiter les petits enfants et troubler leur sommeil d'affreux cauchemars.

Il n'y a guère que les femmes qui voient des revenants. Les hommes, même les vieux, rient et haussent les épaules. Ils sont incrédules.

Une femme, c'est moins qu'un homme. Jacques en est certain. Une femme doit valoir à peu près autant ou un peu plus qu'un curé. Alors, les histoires que racontent les vieilles femmes sont peut-être des blagues.

N'importe. Lorsque Jacques passe, à la nuit tombée, dans la rue de l'Eglise, il se blottit dans les jupes maternelles en arrivant au cimetière et ferme les yeux. Il ne les rouvre qu'après le deuxième tournant, passé l'église, heureux de se retrouver là, en vie, auprès de sa maman.

Sa mère aussi doit avoir peur. Elle fait le signe de croix en arrivant au cimetière et encore un signe de croix passé l'église. Pourquoi le deuxième signe de croix ? Est-ce pour détruire l'effet du premier qu'elle ne faisait que par peur ? Non, elle le ferait à l'envers.

Jacques a trouvé. Maman fait le signe de croix, se remet entre les mains du bon Dieu et prie. Sa prière, au tournant, est achevée et elle se signe à nouveau. Cette prière qui a juste les dimensions du cimetière est assez bizarre, mais il n'y faut probablement voir qu'une question d'entraînement. Et puis, il se peut qu'une fois passée, le danger conjuré, maman pense qu'il n'est pas nécessaire de continuer.

Les nouveaux morts vont bien plus loin. Sortis de l'église, le corbillard remonte au bourg, leur fait descendre la rue des Noirauds, puis, en bas de la Mirandole, emprunte la route des Creux pour les mener au cime-

tière neuf, vaste carré ceint d'un mur blanc sur lequel court un faite rouge en tuiles de Montchamin et d'une grande grille qui s'ouvre à deux battants en grinçant sinistrement.

Le corbillard va vite ; le cocher, payé à forfait, n'a pas de temps à perdre et puis, le chemin est long surtout par les mauvais temps. Il y a des gens qui n'ont aucune éducation et qui meurent par des chiens de temps sans nul souci de la santé des amis.

Oh ! ces lugubres descentes en terre par la pluie ou la neige. Les fossoyeurs arc-boutés, la goutte au nez, retiennent, de leurs mains mouillées et rougies, les cordes qu'ils ne lâchent que lentement pour éviter de trop secouer le copain — un fameux poids, soit dit en passant — qui, doucement, va prendre sa place au fond du trou béant.

La veuve, mouillée de pluie et de larmes, hurle, donnant le ton à ses gosses qui arrachent les entrailles de leurs cris apeurés.

Le curé débite, en hâte, son latin, asperge la fosse d'eau bénite et s'en va au grand contentement des enfants de chœur, du chantre et des amis du défunt qui, en cercle, les pieds dans la boue, commencent à s'ankyloser, tout en tournant impatiemment, au-dessus de leurs têtes un parapluie ouvert.

— Le père Charles est mort, n'est-ce pas ? demandera dans deux mois quelqu'un des hameaux, oublieux.

— Et celles qui le portaient aussi, lui répondra-t-on, avec entendement. La réponse est invariable. Lisez : ses jambes qui le portaient, sont mortes avec lui, le pauvre.

Du cimetière, la route des Creux, grossièrement empierrée, grimpe jusqu'au bois des Chèvres à l'intérieur duquel, à cent mètres à peine, se trouve le clos d'équarrissage. Par les vents nord-ouest, des relents de carne cuite s'immiscent jusqu'à la Mirandole.

Les gens lèvent un nez questionneur, font la grimace, crachent et maudissent ce sacré seigneur : Ils sur-nomment ainsi l'équarisseur qui s'appelle Lévêque.

Il arrive parfois que le tombereau du Seigneur, d'où sortent quatre pattes noires, sabotées et branlantes, arrive à la route des Creux en même temps que le corbillard. Ce dernier ralentit pour céder la rue au Seigneur qui doit, selon toute logique, précéder le curé. Et puis le cheval mort à la tâche et dont la charogne même est précieuse, mérite bien de passer avant un homme qui, quelquefois nuisible de son vivant, est toujours inutile après sa mort.

Les Vieux craignent la Mort. Hantise ! Ils y pensent et en parlent constamment. Les jeunes la blaguent.

— Ça ne sera pas la peine de m'arrêter, disent-ils. Vous pouvez aller là-haut jusqu'à la cabane du Seigneur. Et pas de curé, nom de Dieu ! J'aime mieux être encrotté que d'engraisser un fainéant pareil.

Mais, en vieillissant, ils fanfaronnent moins, sont moins hardis, ne tournent plus en désirion leurs bourgeoisies qui se rendent à la messe.

Et lorsque la Mort frappe à la porte ; que, sur le lit, agonisants, ils se tordent en leurs suprêmes convulsions, pourquoi leurs yeux implorent-ils ? Tiens, ils se calment. La porte s'est ouverte puis refermée. Leur vieille est allée chercher l'homme noir. Quelle bonne vieille et quel apaisement !

Ils soulagent alors, à l'oreille du prêtre, leurs pauvres âmes troublées qui tremblent au bord du gouffre béant. Ils avouent là, impunément, toutes les saletés qu'ils ont commises et certains doivent conter des choses qu'ils n'eussent certes pas confiées, quelques semaines auparavant, au brigadier de gendarmerie.

Ils est cependant certain que tous ces blasphémateurs ne donneraient pas un sou pour faire revenir le curé s'il parlait de la commune sans successeur. Mais puisqu'il est là, il vaut mieux s'en servir.

Et puis, l'on ne sait pas ce qui se passe après et l'on voit, même en cette vie, des choses si mystérieuses. Témoin, Louis Maillot qui, le jour de Pâques, alors que personne ne travaille, est allé en pleine forêt charrier son bois en jurant qu'il se foutait des curés et qui est mort le soir même.

Il est vrai que les curés ont bien emmené la petite Madeleine à Lourdes, histoire de lui rallonger sa jambe trop courte et qu'ils sont revenus bredouilles de miracle ; leurs nez seuls s'étaient allongés de dépit. « D'ailleurs, comme dit Nicolas, pour mieux dire, on n'y comprend rien. »

Le curé habite tout en haut du bourg ; la cure et l'école des filles se font vis-à-vis.

Pour aller célébrer la messe, il descend la rue Vieille puis à mi-chemin entre le bourg et la Mirandole, rejoint la rue de l'église en passant « Sous les Jardins ».

C'est un étroit sentier, petit galon rectiligne, à mi-pente, bordé du côté de la Mirandole par une haie qui paraît l'empêcher de glisser, de l'autre par une série de monticules semblables sur le faite de chacun desquels s'ouvre, dans un mur haut et solide, la porte d'un jardin potager.

Les commerçants du bourg et quelques rentières, pour se rendre à leurs dévotions, passent par le jardin, et suivent le sentier qui mène droit à l'église.

Fortifications des bourgeois. Entre chaque monticule et tout le long de la haie, s'accumulent immondes et objets les plus hétéroclites. Boîtes de sardines aux couvercles recroquevillés autour d'une clef, pots à fleurs ébréchés, fioles pharmaceutiques vides, vieux arrosoirs, vases de nuit cassés ou troués, godillots hors d'usage, échouent là, rouillent, moisissent et se lamentent, en cette promiscuité, d'être tombés aussi bas.

De cet antre du vice et de la puanteur, les fleurs ont fui. L'herbe même n'y pousse plus.

Le retrait et le calme du lieu doivent inspirer ; il n'est point rare, qu'en même temps, deux hommes, espacés le long de la haie, accroupis, la face congestionnée, y mettent bas.

Soupirs du ventre.

Zut ! De la rue Vieille débouche le curé, noir et pressé, qui se rend à l'église. Le sang se glace.

« Ça coupe la chique. »

— Que faire ?

Le paysan qui a de la religion se lève en hâte, relève son pantalon et s'en va à grands pas, honteux et courroucé, le derrière barbouillé.

L'hésitant se lève lentement et, la chemise au vent, balbutie le bonjour au curé cependant qu'une dernière crotte se détache et tombe à l'intérieur du pantalon affaissé sur les talons.

D'autres continuent, mais, par déférence se reculent et tout en tirant par devant pour cacher leurs attributs se piquent le cul aux épines de la haie.

Le franc-maçon, le libre penseur ne bougent pas d'une semelle. Ils se font même plus bruyants, contents et fiers lorsqu'un pet sonore marque le passage du prêtre.

Un gamin surpris détail à toutes jambes, « s'empige », s'étale, hurle et offre la lune à torcher.

Il arrive que mademoiselle Amélie, vieille de cinquante-cinq années d'hystérie et lasse d'une virginité authentique et incontestée, trouve le matin, quand elle descend de son jardin pour la messe de huit heures, un homme en position.

Ciel !

Elle accélère son trot de souris. Son museau de fouine, sa bouche aux lèvres pincées en cul de poule, son menton remuent en prières et en protestations tandis que ses yeux levés prennent Dieu à témoin du calvaire injuste qu'il lui fait graver.

« Comment, mon doux Jésus, mon amant chéri, je n'ai point voulu du contact impur. Nulle paire de fesses se glissant près des miennes n'a souillé ma couche qui est vierge. Moi aussi. Si en de rares fois, d'elle-même, ma chair a parlé, ce n'est que trop remplie de ton image. »

« Oui, c'est toi, Jésus, dont j'ai plein le corps, plein le cœur, plein tout l'être qui permets ce sacrilège. Mais tu ne m'aimes donc pas ? Oh ! Jésus cruel, prends garde ! »

« Passer devant un homme, et quel homme ! J'ai vu, sans m'y arrêter, d'ailleurs, d'un regard concupiscent, des visages masculins, les poitrines débraillées et nues des scieurs de long, les pieds nus des moissonneurs. Mais là, en cet homme accroupi, toutes ces parties que l'on peut déceimment voir sont précisément tassées, aplaties, recroquevillées pour mettre en relief et me forcer à voir un immense derrière blanc, impudique, nu, effronté sous lequel d'horribles choses pendent, lâchement. »

« Mais je ne veux rien voir, rien et si par ta faute, amant perfide, je marche dans la merde, et en traîne l'odeur jusques en ta maison, tu n'auras même pas, entends-tu, le droit de blâmer la maîtresse qui souffre de ton abandon. »

Le soir, les soupirs abdominaux se taisent. Et pourtant, chut, écoutez. L'air frissonne de soupirs nouveaux, que la nuit, en vain, veut étouffer. Frissons d'espoirs. Douces émotions. Baisers. Pâmoisons. Ivresse inquiète. Abandons de vierges qui, tombées, veulent encore se refuser.

— Non, non je ne veux pas... Non, laisse-moi mon chéri... Oh !...

Baisers... Frou-frou...

— Dis, personne ne nous a vus, au moins ?

« Sous les Jardins » s'embrassent les amoureux, le cœur en fête, ébloui de lumière en la nuit noire, l'âme fleurie, les pieds dans les détritits.

Soupirs d'amour. Amour brutal, rut, Amour quand même, Amour divin, tu poétises et idéalises tout.

Soirs de dimanches et nuits de fêtes.

Qu'ils dansent chez Canelle, en face de la rue Vieille ou chez la mère Pie, en haut de la rue de l'église, les gars bichent les filles et, en valsant, leur disent des mots polissons.

Une pause.

— Marie, viens boire un coup !

— Germaine, Louise, Ninette, descendez prendre l'apéritif.

Folle gaité. Griserie.

Doucement, le beau danseur entraîne sa proie dans la ruelle qui s'assombrit.

Fillette, prends garde. Ne va pas jusque « Sous les Jardins ». Imprudente, arrête-toi. Ne t'adosse point à la grosse pierre qui commande l'entrée du sentier. Dernier rempart de ta vertu. Malheureuse ! Adieu ton rire franc, innocent et joyeux !

Oui, je sais bien, Jeanne et Marthe entrent délibérément, plusieurs fois chaque dimanche sous les jardins, avec leurs cavaliers successifs, toutes préoccupées de s'y asseoir et s'y coucher commodément.

Pauvre petite. Tu reviens pensive.

Tu trembles. Qu'as-tu ?

Peurs subites.

— « O mon chéri, tu m'aimeras bien, dis... Tu ne me quitteras pas... Mais, où vas-tu?... Au bal?... Ah ! non, tu n'y penses pas. Je me sens pâlir et rougir tour à tour. Je serais trahie. Et puis, tu m'appartiens, restons ensemble. »

Au bal ! pour que d'autres te voient, te touchent, t'embrassent peut-être !

Femme, tu n'as plus ton doux regard de fillette. Tu n'as plus ton beau regard frémissant de vierge aux abois qui implore et se donne. Tes yeux brillent de fièvre inquiète et jalouse.

Tu as subi l'assaut d'un rustre qui t'a prise brutalement, sans ménagements, sans caresses, après de longs farfouillements maladroits qui l'exaspéraient.

Baiser de sang d'un mâle irrité. Déchirure grossière. Baiser de souffrance.

Pauvre mignonne, petit être sympathique, je te plains. Un abîme s'ouvre. Qu'advient-il de toi ? Déshonneur.

Au ban de la société, tu traineras la honte de la première faute et subiras l'opprobre. Mais, ne crains rien. L'hypocrite société bannit la franchise et la vérité. Tu te trouveras sans doute avec d'honnêtes gens.

Oui, ma belle, sèche tes pleurs. Demain, au chaud soleil de midi, regarde autour de toi. Les papillons se pourchassent, les mouches s'accouplent, la fauvette en son nid pond des œufs fécondés. Le chien, derrière la haie, à sa chienne est scellé.

Est-ce faillir que de les imiter ?

Ah ! puisses-tu longtemps accomplir l'acte divin, l'acte générateur, principe de toute vie.

Pas dans la ruelle sombre, crois-moi.

C'est au plein jour, au milieu de la plaine ensoleillée, dans l'herbe parfumée, qu'il te faut aimer. Les bêtes se font un nid confortable. Que ton lit d'amour soit doux d'herbe tendre et de mousse. A celui qui t'aime, donne-toi de tout cœur, à pleines jambes, à pleins bras, de tout ton corps harmonieux.

Mais, imprudente, tu as confondu ta griserie d'un soir avec l'amour qui est éternel. Tu as cru aimer, être aimée, parce que tu étais saoule de baisers.

Ecoute. Regarde la nature. Pour sa fiancée, l'oiseau chante des jours entiers : langoureuses romances, troublantes sérénades, préludes à l'hymne d'amour et de volupté.

Le papillon volette autour de sa belle, la charme de sa danse spirituelle et chamarrée. Longuement, le chien qui, pourtant, connaît son amie de longue date, la sent, la renifle et la lèche.

Et toi, malheureuse, après deux tours de valse, tu te livres à deux yeux qui mentent, une bouche qui rit et une paire de moustaches assassines.

Aussi, vois ! Ton amant de passage est distrait. Il s'impatiente, il se moque.

Ne pas retourner au bal ! par exemple ! Il a hâte, au contraire, de se dresser sur ses ergots, coq victorieux et de chanter : « Cocorico ! j'ai gagné. La timbale est décrochée. Vous ne voulez pas le croire ! Regardez ma victime. Si vous pouviez la déshabiller, vous verriez son jupon ensanglanté. »

Et lorsque les filles seront rentrées et tous les gars revenus s'enfermer à l'estaminet pour la beuverie habituelle, si tu pouvais entendre ton séducteur, pauvre petite, tu en mourrais.

Te Deum de ta vertu.

— Sans blague, c'est vrai. Où ça ?

— Sous les Jardins. Ah ! mon vieux, quel boulot. Les pucelages, c'est pas toujours rigolo.

— Tu te vantes, c'est pas vrai.

— C'est pas vrai, andouille. Tiens, relukes ma chemise. Ce sang et là encore. C'est sans doute le charcutier qui me l'a donné, dis, espèce de con »

La place n'a pas de statue. Infériorité. Le chef-lieu de canton voisin a la sienne. Les bourgeois l'ont élevé à l'un des leurs, un député qui fut président de l'Assemblée nationale de France.

Cet homme n'aimait pas le peuple. Les pauvres n'en revendiquaient pas moins fièrement l'honneur de le posséder.

— Pensez donc, c'est nout' monsieur, un député de 51, un malin à ce qu'on dit. Ah ! il est né de fameux lascars en nout' pays.

— Oui, paysan, cet homme illustre et versatile fut même — a dit Victor-Hugo — incomparable dans la honte.

Et puis la statue est si commode. Les jours de foire, pour éviter les frais de remise, le paysan madré y attache son âne. Adossées à la statue, les cages pleines de cochons sont mieux calées et mieux en vue que n'importe où.

Pourtant, les hommes célèbres ne manquent pas.

Charles-Jacques, qui est mort il y a quinze ans, était charmeur de serpents. Couché au beau milieu des broussailles, il sifflait doucement, longuement.

Appel mystérieux et entendu Chant irrésistible Ardente invitation du mâle. Halètement d'ivresse des femelles rassasiées. Sifflement inquiet d'une mère aux écoutes. Rappel d'un compagnon. Effroi d'un jeune qui s'égare.

Don divin. Talent d'artiste. Subjuguées, vipères et couleuvres, rampant inconsciemment, venaient se ranger autour de l'amant cruel qui mettait à mort ses maîtresses fascinées.

Tous les jours, Charles-Jacques faisait le tour du pays, ceint de ses victimes. Parce qu'il tuait les dangereuses vipères et parce qu'ils craignaient le sorcier, les gens lui donnaient des sous.

Quand Charles-Jacques sera mort, disait-on, les reptiles vont pulluler. C'est le contraire qui eut lieu. Ne pouvant survivre à l'amant trop aimé, la gent rampante s'est, en partie, détruite de chagrin et de consommation.

Le père Argon est suisse de toute éternité. Très vieux, tout menu, cocasse sous son bicorné brodé, il arpente l'église et ne ferait pas plus de bruit qu'une souris s'il ne frappait les dalles à coups sonores de hallebarde, pour se prouver à lui-même qu'il existe encore. Sa tête branlante semble nier le mystère de la Sainte-Trinité.

Très vieille aussi, sa femme, synchronisme touchant, se penche et se courbe vers la terre parallèlement à lui.

Lilo est le seul survivant des joueurs de vielle.

Assis sur un tonneau, au coin d'une grange, ratatiné, la trogne ridée, la bouche édentée, il joue furieusement et grimace horriblement, fumant, crachant, bougonnant des paroles inintelligibles.

Quand sa vielle se tait :

— « Allons-y les gââârs. Sacré nom de Dieu, Bichez-vous filles !

Les gars en question sont des vieux comme lui. Les jeunes vont au bourg, danser au son du piston et du violon.

— Des instruments de sauvage, grommelle Lilo, jaloux.

Gaton est un trimardeux, chercheur d'escargots. Quand il paressait sur le talus de la route, il interpellait le laboureur fatigué.

— J'étais un fameux ouvrier, moi aussi, quand je voulais.

Le malheur a été qu'il n'a pas voulu souvent. La vérité est qu'il n'a jamais rien fait. Jeune, il vivait de rapines et mendiait quelques sous aux gamins qu'il amusait en jouant des airs simples avec son fouet.

Maintenant, il est vieux. Il vit dans le bois et, près d'un étang, profite d'une mesure abandonnée. L'été le réchauffe, mais l'hiver le recroqueville, le durcit et le terre.

Il faut chercher des heures entières avant de le découvrir. Son corps, caché en de rares endroits par des haillons, a la teinte des vieilles écorces. Un ronflement. Là, contre le tronc d'un chêne, une loque respire.

— Bonjour, Gaton.

— Ah !... bonjour, bourgeois.

— Bourgeois, avez-vous des miettes de tabac ?

— Bourgeois, vous n'auriez pas un vieux morceau de pain ?

Gaton se rendort.

Les Bertines sont sœurs et vénales. La mère était putain. Le père administratif et nourricier trop vieux déjà à la naissance de l'aînée. C'est un simple d'esprit.

A toute heure du jour et de la nuit, les Bertines, si elles sont libres, vous ouvriront leur porte et leur lit.

— Ce qui m'étonne, dit naïvement le vieux aux voisins qui le questionnent pour s'amuser, c'est que la grande ne prend que quarante sous, alors que la plus jeune demande trois francs.

— « Mais j'ai toujours dit, moi, que la plus jeune était la plus intelligente.

— Ca ne fait rien, ajoute-t-il, non sans fierté, sont rares ceux qui ont des filles comme les miennes.

Les Bertines ont pour clients les gars des environs. Les jeunes gens du pays n'y vont plus. Ils courent ailleurs. C'est moins compromettant. La distance purifie.

Tous les ans, la commune exploite une coupe de ses bois. Chaque ménage reçoit une part numérotée qu'il tire au sort et que l'on appelle un canton.

Alors que la Révolution abolissait les privilèges de leurs maîtres, les Crapaudins conservaient le leur : Parce qu'ils empêchaient les grenouilles de troubler le sommeil seigneurial, la municipalité, sous la Troisième République continue à leur donner annuellement deux cantons au lieu d'un.

Un seul journal arrive à la Mirandole. A tour de rôle, chaque famille le paie durant une semaine et en a la primeur. Tous les soirs, le « Parisien » qui apporte des nouvelles de Paris, de France et d'ailleurs, franchit le seuil de la maison voisine.

Ceux qui le lisent en dernier, environ quinze jours après sa parution, ne sont pas les plus à plaindre. Le papier leur reste et, tout de même, le papier est plus pratique que l'herbe ou la mousse, plus doux que les cailloux.

Et, comme dit Nicolas, le feuilleton — l'essentiel du journal, en somme — est aussi savoureux d'une semaine sur l'autre.

Ah ! pantins gouvernementaux, quelle leçon de sagesse vous donnent ces paysans ! Comme ils apprécient à leur juste valeur vos actes microscopiques et vains qu'enflent une presse vénale ou un cinéma courtisan.

Comme ils situent exactement, dans la révolution des mondes en l'espace et l'infini des temps, vos faits et gestes d'infiniment petits !

Les ménages sont unis. Au début du mariage, quelques disputes : comédies d'amour, drames de la jalousie. Mais la lassitude et l'indifférence aidant, les choses s'arrangent. Les femmes en souillons, ne font plus d'oeillades à leur ancien bon ami. Les hommes ne se lavent plus et se trouvent assez bien pour leur bourgeoise.

La raison et le bon sens font que chacun des deux comparses — au moment des houles orageuses — retient en sa main l'objet qu'il se proposait de lancer à la tête de l'autre : les ustensiles sont chers et fragiles. L'opinion publique dit : « Ils s'aiment bien : ils ne se battent jamais. »

HENRI HISQUIN.

LA VIE INTELLECTUELLE EN RUSSIE.

Un portrait de Lénine par Trotsky.

Cet article, à situer parmi les Chroniques de la Vie intellectuelle en Russie, a été écrit, à la fin de l'été dernier. Depuis, à la suite de la parution d'une importante préface au tome de ses Œuvres complètes se rapportant à l'année 1917, l'œuvre et l'activité politique de L. D. Trotsky ont été soumis par le Comité Central du Parti Communiste Russe et par les organisations dirigeantes de l'Internationale Communiste à la critique la plus sévère. Le lecteur désireux de se former une conviction sérieusement motivée sur cette importante polémique trouvera dans les Cahiers du Bolchevisme et la Correspondance Internationale, une documentation abondante. Nous ne pouvons que mentionner ici les écrits de Staline, Zinoviev, Kamenev, Molotov, Boukharine, Rykov, Kolarov.

Ce que personne n'a contesté, que nous le sachions, c'est la ressemblance générale et la vigueur du portrait de Lénine tracé par Trotsky. Et c'est ce qui fait avant tout, à nos yeux, la valeur de ce livre : toutes considérations d'histoire et de doctrine réservées — l'histoire n'est jamais faite et sur la doctrine le parti bolchevik et l'Internationale, dont c'est la mission historique, ont prononcé — il reste que voici l'un des portraits les plus vivants, les plus prenants, les plus vrais, que nous ayons de Lénine. V. S.

Les raisons pour lesquelles la Russie révolutionnaire a fondé un Institut Lénine sont, pour peu qu'on les approfondisse, fort étrangères au culte des personnalités propre à la mentalité individualiste de la bourgeoisie. Et les nombreuses études consacrées à Lénine dans la récente littérature russe par Kroupskaïa, Staline, Zinoviev, Yaroslavski, Trotsky, Maxime Gorky, apportent au mouvement ouvrier international comme à notre vie intellectuelle, un élément extraordinairement précieux, — la vie de Lénine offrant le seul exemple historique et formidable de cette puissance de l'unité (vie individuelle, vie collective, pensée, parole, action, non un faisceau mais un bloc) par laquelle vaincra le prolétariat. La société bourgeoise se complait dans le divorce de la pensée et de l'action ; ses penseurs ont à peu près exclusivement pour mission d'offrir à un public « cultivé » des divertissements intellectuels sans rapport réel avec le travail et la vie, partant inoffensifs. Le génie des grands fossoyeurs de cette Société a résolu cette antinomie. La pensée de Marx est action, puisqu'elle veut « non plus comprendre le monde, mais le transformer ». La pensée de Lénine est transformation du monde, du jour où l'émigré de Londres fait surgir cette réalité nouvelle, le parti bolchevik, être collectif dont la théorie et la pratique ne font qu'un, jusqu'au 25 octobre 1917, jusqu'à Brest-Litovsk, jusqu'à la Nep, jusqu'à la soudure avec les campagnes. En ce sens, Lénine a véritablement été un homme nouveau, comme le parti qu'il a formé est profondément nouveau, différent des vieux partis chez lesquels c'est une

tradition nécessaire que de suppléer à l'action par l'éloquence.

Lénine : parfois massif comme un bloc, parfois d'une flexibilité d'acier, on l'entrevoit avec une grande netteté dans *Les matériaux pour une biographie* (de Lénine) publiés par Trotsky. (1) Le grand livre définitif de la *Vie de Lénine* reste à faire. En ces 168 pages, Trotsky déclare n'apporter que des matériaux fragmentaires, à reprendre, à compléter sur mille points. Plusieurs chapitres sont, me semble-t-il, à peu près parfaits (Lénine à la rédaction de l'ancienne *Iskra*, Londres 1903). D'autres ne font qu'indiquer des problèmes, poser les jalons d'études et aussi, certainement, d'ardentes polémiques. La longue période qui va de 1903-1904 à 1917, pendant laquelle maints désaccords se produisirent entre le fondateur du parti bolchevik et celui qui devait en être un des plus grands soldats aux jours décisifs de la révolution, est pour le moment passée sous silence.

Je n'essaierai pas de soumettre ces *Matériaux pour une biographie* à la critique. Il y faudrait la compétence d'un vieux militant russe. Je n'essaierai pas non plus de résumer ce livre. Trotsky est un observateur d'une redoutable sagacité, qui s'exprime dans une langue élégante de dialecticien. Nul ne révèle mieux que lui, en termes étrangers au vocabulaire habituel du lyrisme, cette grandiose poésie de la révolution à laquelle il a consacré dans ses essais sur la littérature une page remarquable. Dans ce volume-ci, sa réussite est de nous montrer un Lénine vivant, simple, naturel, mais dressé depuis 1903 de toute sa hauteur. L'émigré de Londres contenait déjà le chef de 1917-18, le héros d'aujourd'hui. Ce qu'on peut apercevoir du mécanisme intérieur d'une telle destinée, on l'aperçoit ici.

Un matin d'automne, en 1902, Trotsky, évadé de Verkholsk (Sibérie) et arrivé à Londres, sonnait à la porte de Vladimir Illitch Lénine, déjà l'un des chefs de la jeune social-démocratie russe. Lénine collaborait alors à la rédaction de *l'Étincelle* (*l'Iskra*) avec Plékhanov, qui devait mourir patriote en Finlande (1918) et Martov qui devait jusqu'à sa mort (1923) être une des vedettes du menchévisme. A quel point Lénine était déjà « lui-même », c'est-à-dire l'incarnation de la conscience et de la volonté du prolétariat, on le verra par ce détail noté d'anciennes conversations :

« Ce matin-là, ou le jour suivant — je ne m'en souviens pas exactement, je fis avec Vladimir Illitch une longue promenade par les rues de Londres. Il me montra Westminster — l'extérieur — et d'autres édifices remarquables. Je ne me souviens pas littéralement de ses expressions, mais le sens en était tel :

(1) — La traduction française vient de paraître à la Librairie du Travail.

« Voilà leur fameux Westminster ». Ce leur, évidemment, désignait non les anglais mais l'ennemi. Cet accent nettement souligné, profondément organique, exprimé surtout par le timbre de la voix, était toujours celui de Lénine lorsqu'il parlait des richesses culturelles, des conquêtes nouvelles, du British Museum, de la riche information du Times, ou, de nombreuses années après, de l'artillerie allemande, de l'aviation française : « Ils savent, ils ont, ils font, ils obtiennent — mais quels ennemis ! » L'ombre insaisissable de la classe exploiteuse semblait couvrir à ses yeux toute la culture humaine ; cette ombre, il la voyait sans cesse aussi nettement que la lumière du jour... » (p. 7).

Il faut comparer ce Lénine à un Jaurès auquel rien n'était étranger de la culture de la France et de l'Europe, France et Europe bourgeoises, dont la langue et les idées, comme les pierres orgueilleuses des palais, portent la marque d'une civilisation de possédants. La suprême éloquence de Jaurès ne tenait-elle pas de toute la culture oratoire de la France bourgeoise ? Et en Allemagne, les chefs de la « puissante » social-démocratie de 1914 n'étaient-ils pas accoutumés à s'identifier, sans même y penser, à la grandeur de l'Empire ? Ne disaient-ils pas « notre Allemagne », de même que Sembat devait dire pendant la guerre : « notre culture latine » ? Les guides du socialisme d'hier (auquel la bourgeoisie d'après-guerre est redevable d'avoir à sa disposition la gamme des Millerand, Ebert, Mussolini, Macdonald, Léon Blum) ignoraient le sentiment de vivre ennemis, au camp de l'ennemi. Leur vie intérieure n'était pas celle de prolétaires sur qui pèse toute la lourde machine du patronat et de l'Etat. Le désaccord entre leur pensée profonde, identique à celle des hommes politiques de la bourgeoisie, et leur parole d'avocats de la classe ouvrière contenait en germes tous les reniements. L'exilé de Londres, Lénine, pour qui « l'ombre insaisissable de la classe exploiteuse semblait couvrir toute la culture humaine » avait déjà l'âme du fondateur de la dictature prolétarienne. Cela est si vrai que Trotsky rapporte ce mot de Plékhanov sur Lénine, prononcé à l'époque du Deuxième Congrès de la social-démocratie russe (1903) : « Les Robespierre se font de cette pâte-là ! » « Les Robespierre, et même beaucoup plus ! » s'exclame Trotsky. Car il est objectivement beaucoup plus grand d'assurer la vie d'une révolution sociale que de mourir stoïque et désespéré par un matin de Thermidor.

Voici peut-être l'occasion de réfuter une légende, au fond réactionnaire : celle de l'ascétisme de Lénine. Déjà Zinoviev et Kroupskaïa se sont attachés à la réfuter. Elle est dangereuse car elle tend à modeler le type du nouveau révolutionnaire prolétarien sur le type des réformateurs sociaux de jadis. Illitch n'a ressemblé ni à Calvin, ni à ce puritain guindé de Robespierre, tout féru de raison et d'abstraite vertu. Le vrai révolutionnaire prolétarien est un homme beaucoup plus complet que ses devanciers. Dans un nouveau chapitre, qu'il a ajouté à son livre (*Le vrai et le faux sur Lénine, Pravda*, débuts d'octobre), Trotsky se livre de ce point de vue à une critique sévère du portrait de Lénine tracé par

Maxime Gorky. Et il décrit la joie de vivre de Lénine, sa propension au rire — que tous ceux qui l'ont observé, ne fût-ce que dans des assemblées connaissent bien — son amour attentionné des enfants, son aptitude à se divertir. Gorky a écrit : « ... homme admirable qui devait se sacrifier à l'adversité et à la haine, pour la cause de l'amour et de la beauté. » Trotsky relève ces mots : « Se sacrifier, l'expression est fautive, discordante, intolérable comme le bruit d'un clou frotté sur du verre ; Lénine ne se sacrifiait nullement ; il vivait d'une vie pleine, jaillissante, il développait à fond sa personnalité au service du but qu'il s'était lui-même librement assigné... »

La prédestination de Lénine est ce qui se dégage le mieux du portrait daté par Trotsky de 1903. Qu'on me pardonne l'emploi de ce vieux mot calviniste. Tous les mots dont nous nous servons portent la marque du développement de la culture capitaliste et quand nous cherchons à leur faire exprimer le sentiment d'une classe nouvelle qui n'a pas encore conquis de haute lutte son droit à la culture, une force secrète se révèle en eux, qui tend à en vicier le sens même.

« Il y a toute une mythologie dans le langage », disait Nietzsche, qui en fut lui-même une des plus grandes victimes. La prédestination de Lénine venait de ce qu'il fut le seul à cette époque, dans le mouvement révolutionnaire russe et l'Internationale socialiste, à comprendre avec justesse, d'un point de vue de classe, le développement de l'époque et à se subordonner entièrement, à tous les moments de sa vie, à ce réalisme doublé du parti-pris prolétarien. Trotsky définit par la « tension acharnée vers le but » l'unité de la personnalité de Lénine.

« ... Il était arrivé à l'étranger comme le chef virtuel, pas comme un chef « en général », mais comme le chef de la révolution montante qu'il percevait déjà tangible. Il était arrivé pour créer à bref délai le mécanisme idéologique et l'organisation nécessaire à cette révolution. Et je ne parle pas de sa tension acharnée et disciplinée vers le but, en ce sens qu'il aspirait au triomphe du « but final » — ce serait trop général, trop creux, — mais en ce sens direct, concret, immédiat qu'il s'était assigné pour fin dernière de hâter la révolution et d'assurer sa victoire. »

« ... Cette tension vers le but opiniâtre, tenace, qui méprisait toutes les conventions, ne s'arrêtait devant rien de formel, caractéristique principale du chef Lénine. » (P. 19).

« ... Ce mécanicien prodigieux de la révolution était non seulement en politique, mais aussi dans ses travaux philosophiques, dans l'étude des langues étrangères, dans les conversations, dominé par une seule idée, par le but. C'était peut-être l'utilitariste le plus tendu que le laboratoire de l'histoire eut jamais produit. » (P. 21).

... Trotsky, dans ses souvenirs londoniens, campe à côté de Lénine la fine silhouette de Martov. « La fragilité des constructions idéologiques de Martov

provoquait chez Lénine des hochements de tête anxieux. » « Lénine était dur et Martov doux. Tous deux le savaient. Lénine jetait sur Martov, qu'il appréciait beaucoup, un regard critique un tantinet soupçonneux. Martov sentant ce regard haussait nerveusement ses maigres épaules. » J'évoque le saisissant contraste de ces deux hommes, l'un fin, élancé, grêle et frêle, avec un front étroit et haut, un menton maladif, une dentition misérable, un regard vrillant, inquiet, doux, scrutateur, intelligent — mais comme teinté de désespérance — une démarche triste de pantin cassé. Dès que je connus Martov, je compris que cet intellectuel doux et mou, si ingénieux, si scrupuleux, si probe, si indécis, devait être dans son duel avec Lénine, le perpétuel vaincu. Lénine m'apparaît traversant à grandes enjambées la cour du Kremlin, avec sa belle carrure trapue, sa lourde tête vigoureuse, ce droit regard astucieux, malicieux, décidé, ou bien avec le geste court, à la tribune, de ses deux mains qui paraissaient manier, pétrisseuses et volontaires, des arguments matériels... Celui-là avec sa perpétuelle tension vers le but, était bien des pieds à la tête, fait pour parvenir à la victoire.

L'observateur superficiel sur qui les idées bourgeoises contemporaines exercent leur empire pourrait en conclure à la puissance subjective de Lénine. Immense volonté jointe au génie... Sans doute, mais sans nier l'importance de l'X mystérieux qui est au fond de l'individualité supérieure, on n'a pas de peine à réduire la part de ce mystère. La flamme révolutionnaire subjective n'a pas été dans la révolution russe le partage du seul Lénine. Quantité d'hommes et dont plusieurs allaient à beaucoup de savoir de fortes intelligences, l'ont eue, certainement, au même degré que lui. Tous ceux qui ont vécu en Russie dans les grandes années 1917-1921 ont rencontré, notamment parmi les dissidents de la révolution, socialistes-révolutionnaires de gauche et anarchistes, de grands révolutionnaires subjectifs (2). D'où vient que parmi tant de tempéraments ardemment révolutionnaires, celui de Lénine — et du parti bolchevik — seul s'est révélé apte à la victoire, à la durée, à la vie ? De ce qu'il s'est trouvé au service, non : faisant corps, indissolublement uni, à une juste vision des réalités, des possibilités. La science alliée à la volonté. Mais le mot allié doit être ici entendu comme exprimant l'idée d'un alliage métallique confondant absolument deux métaux pour n'en faire qu'un mille fois plus résistant. La pratique marxiste n'est que l'aspect visible, extériorisé de la théorie ; la théorie n'est que l'expression précise de la réalité sociale existante et possible. L'énergie de Lénine et de son parti a trouvé son application en vertu d'une intelligence extrêmement juste des faits.

Trotsky, au chapitre de la préparation d'octobre 1917, montre comment Lénine, apercevant

(2) Dont les circonstances faisaient parfois, avec une atroce ironie qui montre bien l'importance d'une juste doctrine, des contre-révolutionnaires objectifs, pratiques, qu'il fallait combattre, voire même enfermer...

le moment peut-être unique où la révolution était possible, trembla de le laisser échapper, se fit l'aiguillon passionné de son parti. « L'heure est venue ! » Jamais encore l'unité de la compréhension du monde et de sa transformation n'était mieux apparue que dans ce geste d'une main levée.

« Si nous n'avions pas pris le pouvoir en octobre, écrit Trotsky, nous ne l'eussions jamais pris. Notre force à la veille d'octobre était faite de l'afflux permanent des masses, convaincues que ce parti ferait ce que n'avaient point fait les autres. Si la masse avait observé chez nous des hésitations, de l'expectative, une discordance entre l'acte et la parole, elle se fut écartée de nous en deux ou trois mois, de même qu'elle s'était auparavant écartée des socialistes révolutionnaires et des mencheviks. La bourgeoisie eut obtenu une trêve... la révolution prolétarienne eut reculé dans des lointains imprécis. Lénine comprenait, sentait, touchait en quelque sorte tout cela. De là son inquiétude, son trouble, sa méfiance, sa poussée frénétique, salvatrice pour la révolution. » (P. 66).

Deux expériences historiques semblent bien confirmer ce raisonnement : l'occupation des usines en Italie (1919) et l'offensive suspendue du Parti communiste allemand (1923). Dans les deux cas, pour autant qu'on en peut juger après des défaites, il y eut possibilité de prise du pouvoir — ou de tentatives sérieuses de prise de pouvoir — par les ouvriers. L'occasion passée se représentera sans doute ; il n'en est pas moins vrai que la révolution a été reculée à un terme indéterminé.

La République des Soviets fondée, il fallut à diverses reprises, à des tournants dangereux, la sauver d'une chute infiniment probable. L'octobre rouge ne fut pas le pas le plus difficile. A l'époque des négociations de Brest-Litovsk, le sort de l'Etat prolétarien, encore bien inconsistant, ne tenait qu'à un fil. Il en fut plus tard de même en 1919 lors de la marche de Dénikine sur Toula et de Youdenitch sur Petrograd ; et enfin, au moment de la révolte de Cronstadt, dont la Nep fut en quelque sorte la conséquence directe. A tous ces moments, Lénine vit clair et juste ; il sut dire avec exactitude quel coup de barre il fallait donner et dans quel sens. (Non qu'il fut naturellement exempt d'erreurs ; mais ses erreurs mêmes restant celles d'un réaliste marchant dans le sens de l'histoire, il arriva que les événements les corrigèrent d'autant mieux qu'il savait les reconnaître hardiment, au lieu d'en faire supporter, mortellement, au parti et au prolétariat, les conséquences, ce qui arrive de coutume aux hommes d'Etat de la bourgeoisie même très clairvoyants. L'exemple de M. Cuno qui, par la guerre de la Ruhr, amena l'Allemagne capitaliste au seuil de la révolution pourrait en témoigner (3).

(3) Les fautes du bon politique réaliste — c'est-à-dire qui s'inspire d'une conception exacte du devenir social et va avec l'histoire — sont corrigibles. Celles du politique qui s'inspire d'une conception fautive

Le livre de Trotsky contient sur la période de Brest-Litovsk, quelques pages bien attachantes. L'une des plus remarquables me paraît être celle où il relate l'épisode de la « République de l'Oural et du Kouznietzk. »

« Et si les Allemands progressent ? S'ils marchent sur Moscou ? »

« — Nous reculerons encore, vers l'Orient, vers l'Oural (répondait Lénine). Le bassin de Kouznietzk est riche en charbon. Nous créerons la république de l'Oural et du Kouznietzk, en nous appuyant à l'industrie de l'Oural et à la houille de Kouznietzk, au prolétariat de l'Oural et aux ouvriers de Petrograd et de Moscou que nous aurons réussi à emmener. Nous tiendrons. S'il le faut nous irons plus loin encore, nous franchirons l'Oural. Nous irons jusqu'au Kamtchatka, mais nous tiendrons. La conjonction internationale changera des dizaines de fois et, de notre république de l'Oural et du Kouznietzk, nous reviendrons à Petrograd et à Moscou. Tandis que si nous nous embourbons maintenant sans raison dans une guerre révolutionnaire, si nous laissons égorguer la fleur de la classe ouvrière et du parti, nous ne reviendrons évidemment nulle part... »

« En vérité, Illitch ne plaisantait pas. Mais fidèle à lui-même, il approfondissait la situation, sondant ses ultimes possibilités et ses pires conséquences pratiques. La conception de la république de l'Oural et du Kouznietzk lui était organiquement nécessaire pour s'affermir et affermir les autres dans la conviction que rien n'était encore perdu et qu'il n'y avait pas, qu'il ne pouvait y avoir place à la stratégie du désespoir. »

Ne jamais désespérer. Mais tirer parti, à fond, des moindres ressources, pour tenir. Avec un dédain suprême de la phrase et du geste pour le geste. L'homme qui se préparait à tenir « jusqu'au Kamtchatka » ne voulait pas entendre parler d'une « guerre révolutionnaire » dont l'héroïsme inutile eut séduit les romantiques de la révolution. Il signait la paix infâme (*pokhabny mir*) de Brest-Litovsk parce que « à cette heure, rien au monde n'est plus précieux que l'existence de notre révolution ». Et c'était chez lui une conviction assise sur le sentiment réaliste de la situation internationale. Lénine, à Smolny, entendait craquer la charpente des Empires Centraux victorieux, voyait se lézarder le soubassement des grands Etats alliés ; la révolution allemande de 1918 et la crise de la démobilisation, chez les Alliés, en 1919, ont attesté qu'il voyait juste.

ou va à l'encontre du courant de l'histoire sont irréparables : Émile Ollivier déclarant en 1870 la guerre à l'Allemagne « d'un cœur léger ». — On me cite un exemple autrement grand : l'aveuglement de Napoléon qui ne se rendit pas compte, dans les campagnes de Russie et d'Espagne, qu'il suscitait contre lui-même des forces analogues à celles qui, organisées dans ses armées, lui avaient donné ses victoires, celle du soulèvement national des peuples. Les armées napoléoniennes avaient sur toutes les armées d'Etats d'ancien régime semi-féodal, la supériorité d'incarner une nation en armes.

... De tous les peuples de l'Europe, l'Anglais est celui qui se pique d'être le plus réaliste, le plus pratique. Nous n'y contredirons point. L'Anglais est manufacturier, marin, conquérant, commerçant, colonisateur. La bourgeoisie anglaise est la plus ancienne. La démocratie anglaise est la plus expérimentée, la plus contre-révolutionnaire (de William Pitt à Churchill-Curzon-Macdonald-Chamberlain). Sa politique réaliste a eu pour couronnement la défaite du concurrent allemand ; mais il faut qu'elle ait quelque grand défaut secret, puisque l'Empire anglais apparaît aujourd'hui, après son éclatante victoire militaire et financière, si ébranlé (crise politique intérieure, détachement économique des dominions) ; et puisqu'il vient de solder les frais de quelques aventures peu faites pour accroître son prestige : intervention en Russie, guerre civile en Irlande, campagne grecque d'Asie-Mineure, piteuses mésaventures d'Arabie. Le mot de l'énigme, c'est que le réalisme de la bourgeoisie, pour étendu qu'il soit, est celui d'une classe à son déclin. Il n'est pas dialectique. Ne pouvant discerner les antinomies inhérentes à l'ordre capitaliste dont il est l'émanation, il persiste à juger avec un bon sens et une raison qui datent de l'apogée du capitalisme, les événements de l'époque impérialiste ravagée par les crises nées de la guerre. Le cas fréquent de l'honnête commerçant enclin à conserver en période de chaos économique et d'inflation, ses habitudes d'affaires d'avant-guerre. Au bout, la faillite. Le contraste du réalisme prolétarien (dialectique) et du réalisme bourgeois (ou petit-bourgeois, comme on le voudra) « positif », momifié, pharisaïque, alourdi d'un aveuglement fatal, Trotsky en donne une ironique formule dans quelques pages consacrées à Wells et Lénine. Le plus imaginaire (!) des grands écrivains britanniques, socialiste en outre, vint en 1920, par un hiver de guerre civile et de famine, visiter « le Rêveur du Kremlin » (*sic* ; « ce rêveur » allait justement rayer Thermidor du calendrier de la révolution russe) et lui dire : « Je crois que la société capitaliste actuelle peut, par un système rationnel d'éducation, se civiliser, se transformer en une société collectiviste. »

Trotsky ajoute : « Wells néglige de préciser qui appliquera le « système rationnel » d'éducation et à qui. Les lords dolychocéphales l'appliqueront-ils au prolétariat anglais, ou sera-ce le prolétariat anglais qui passera sur les crânes des lords ? » — « Quel petit bourgeois ! Quel philistin ! répétait Vladimir Illitch (après sa conversation avec Wells) et il levait les deux bras avec ce rire et ce soupir qui, chez lui, caractérisaient un sentiment de honte éprouvé pour autrui. » On conçoit aisément quel regret et quel mépris, mêlés d'une certaine humiliation du sentiment humain, le plus grand des fondateurs du nouveau réalisme devait éprouver, à voir toute la culture bourgeoise s'épanouir chez les hommes les mieux intentionnés en sottise béatement satisfaite...

VICTOR-SERGE.

Vers l'Ecole du Prolétariat

Contre un enseignement livresque
L'imprimerie à l'école.

Pour répondre aux questions de plusieurs de nos lecteurs, nous avons demandé à notre camarade Freinel de nous raconter comment il applique lui-même dans sa classe sa nouvelle méthode d'imprimerie à l'école. Nous signalons tout spécialement à nos camarades instituteurs cette intéressante innovation et les prions de nous faire part à ce sujet de leurs critiques ou de leurs suggestions.

Baser tout notre enseignement sur les besoins et l'intérêt de l'enfant — et non sur nos croyances ou nos désirs, à nous, adultes — est certainement le rêve des meilleurs pédagogues contemporains (1).

Mais les nécessités d'un enseignement populaire, dans des classes nombreuses, le permettent-elles ?

Un bon maître peut organiser la succession des leçons et des devoirs de façon à s'appuyer constamment sur l'intérêt dominant et les besoins spontanés de sa classe. Mais sur quels textes imprimés fera-t-il l'apprentissage de la lecture qui demande pourtant un effort incessant ? Comment choisira-t-il les livres ?

Il prendra un de ces récents manuels où les diverses leçons sont soigneusement réparties selon un ingénieux système de *centres d'intérêt* (2). Et ce classement, du moins quand on ne considère que les intérêts dominants que le Dr Decroly a excellemment définis est nettement un progrès.

Mais qui donc cataloguera, qui aura la prétention d'immobiliser dans un livre une vie aussi mobile, et aussi diverse selon les régions que celle de nos petits écoliers ?

On installe aujourd'hui le poêle dans la classe ; et tout le jour les élèves ont devant les yeux ce meuble nouveau qui s'ajoute ainsi aux choses familières. Ils s'intéressent au feu, à la flamme, à la fumée. Ils veulent s'approcher, sentir la chaleur. Il faut nécessairement parler du poêle et du chauffage.

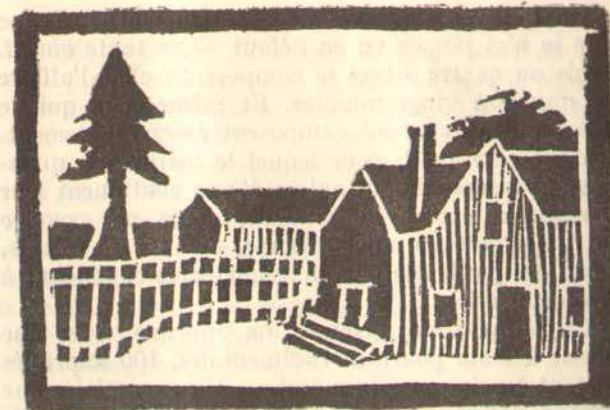
Mais votre système de centres d'intérêt n'a pas prévu cette leçon pour ce jour-là ! Laissez-vous

(1) Voir notamment : Ad. Ferrière : *L'Ecole active*, T. I et II, et *La Pratique de l'Ecole active* (Edit. Forum). Decroly et Boon : *Vers l'Ecole rénovée* (F. Nathan).

(2) Le système des *Centres d'intérêt* consiste à faire pivoter toutes les disciplines de l'école — et cela durant un jour ou une semaine ou un mois, — autour d'un *Centre d'intérêt*.

Le Dr Decroly distingue notamment : a) la connaissance par l'enfant de sa propre personnalité ; b) la connaissance des conditions du milieu dans lequel il vit.

C'est en partant de ces deux domaines fondamentaux de connaissances qu'il a établi un système d'idées associées.



(Dessin scolaire d'enfant)

passer une occasion unique d'enseigner sur ce sujet quelque chose qui se grave dans l'esprit de l'enfant, parce qu'attendue et désirée.

Une chauve-souris est tombée dans la cour. Il n'y a pas à hésiter : Il faut en parler, d'abord parce que c'est une excellente occasion, mais aussi parce que vous entraîneriez bien difficilement les enfants fascinés à un autre travail — qui serait d'ailleurs fait sans entrain ni plaisir.

Il a fait un violent orage cette nuit. Les enfants ont entendu le tonnerre gronder ; ils se sont cachés la tête sous le drap pour essayer de ne plus voir l'éclair. Ils en sont encore tout émus en arrivant en classe. Canalisons, exploitons cette émotion ; et voilà une leçon qui se termine par une lecture du plus haut intérêt.

Si c'est un livre ou une répartition impeccable qui donnent le ton à la classe, qui lui indiquent le matin quel sera l'intérêt de la journée, nous perdons le bénéfice de l'intérêt véritable. A quelques rares exceptions près, nous serons amenés à susciter à l'école un intérêt *spécifiquement scolaire*, en rapports factices avec la vie. La vie de l'école se juxtaposera une fois de plus à la vie de l'élève. Mais l'école ne sera pas, comme nous le voudrions, une manifestation plus riche et plus intense de la vie.

La Vie :

Quittons donc le manuel et *laissons vivre* nos élèves.

Ils arrivent, ce lundi matin, l'esprit et les yeux tout pleins encore de l'orage qui, hier, a, en quelques instants, blanchi la campagne de petits grêlons. Allons-nous parler de la vie des plantes comme nous en avions l'intention ? Laissons dire, demandons une précision, là, donnons-la ailleurs, tâchons de pousser plus avant l'observation enfantine nécessairement superficielle et composons :

« La grêle. — Les giboulées de mars ont commencé. Hier, à trois heures, il est tombé beaucoup de grêle. Les grêlons, gros comme de petites billes, tombaient droit et tambourinaient sur les tuiles et sur les vitres. En quelques instants, la campagne était toute blanche. Nous étions contents et nous faisions des pelotes mais nos parents se disaient : notre pauvre campagne ! »

On lit avec *enthousiasme* — et un enthousiasme que je n'ai jamais vu en défaut — ce texte *vivant*. Trois ou quatre élèves le composent ; c'est l'affaire de quinze à vingt minutes. Et même ceux qui ne lisent qu'en syllabant composent assez rapidement. Durant ce travail, pour lequel le maître n'a nullement à intervenir, les autres élèves continuent leur besogne : lecture individuelle, copie ou exercice se rapportant au sujet d'étude, devoirs de calculs, selon des méthodes plus individualisées et tendant à l'autoéducation.

La composition terminée, on imprime. Avec une presse à main pourtant rudimentaire, 100 imprimés sortent en cinq ou dix minutes : Un exemplaire que chacun collera à son *livre de vie* ; quelques exemplaires supplémentaires pour les absents. Et parfois, le soir, un petit dévoué porte les leçons du jour à son camarade malade qui se tient ainsi au courant de la *vie de sa classe*. Trente-cinq imprimés sont destinés à nos camarades de l'école de J... ; quarante à ceux de l'école de F... Et tantôt un grand expédiera à leurs adresses ces *fragments de vie*.

Il est vrai qu'à dix heures aussi, le facteur apportait deux envois des écoles de J... et de F... Et vous pouvez juger de l'entrain avec lequel nos élèves vont dévorer ces autres fragments de camarades qui habitent bien loin, dans des régions dont ils ne peuvent pas encore se figurer la place, mais dont ils apprennent ainsi la principale vie qui les intéresse : celle des autres enfants.

Quelle richesse de lectures ! ne croyez-vous pas ? Et non plus des lectures d'un intérêt factice, rapporté. C'est la vie elle-même qui enseigne nos petits écoliers (3).

Mais, première objection.

Les élèves ne perdent-ils pas ainsi un temps bien précieux ?

C'est une objection de poids.

Et admettons même que les cinq ou six élèves qui, à tour de rôle, composent le texte, perdent ainsi quinze à vingt minutes. Peut-on, pour cela, condamner impitoyablement une technique qui rend à ce point une classe vivante ? Si vous voyiez, vous tous qui connaissez l'ennui, l'invincible ennui de l'enfant qui ouvre son livre « à la page suivante », si vous

(3) Pour se rendre compte de la valeur immense de cet intérêt, nous croyons utile de reproduire cette appréciation du D^r Decroly sur une des causes essentielles de la faillite de l'école :

« Actuellement, d'après les évaluations les plus optimistes, 15 % à peine des enfants profitent de l'enseignement primaire. Des 85 % restants, une bonne partie, non seulement ne tire qu'un avantage restreint du passage à l'école au point de vue acquisitions dites indispensables, mais subit même à certains égards un préjudice plus ou moins considérable représenté... surtout par des habitudes de distraction, de désintéressement pour l'activité intellectuelle, de dégoût pour l'étude, souvent de paresse, et, ce qui est plus grave encore, d'aversion pour le travail en général... (Vers l'Ecole rénovée, par Decroly et Boon.)

voyez vingt-cinq élèves frémissants devant le papier qui va sortir imprimé : A-t-on encre régulièrement ? N'y a-t-il aucune faute ? Et les moins avancés s'acharnent sur leur imprimé pour s'assurer que toutes les lettres sont bien à leur place. Puis tous lisent avec *avidité*, car il s'agit de bien lire, comme on veut bien parler.

Tous les devoirs ayant ce texte pour base sont accueillis avec la même joie parce que nous sommes en présence d'un *centre d'intérêt véritable*.

Et cet intérêt, cette vie, les élèves la paieraient trop cher en leur sacrifiant quinze à vingt minutes tous les deux ou trois jours ! Ah ! si toutes les minutes perdues étaient aussi fécondes !

Ce n'est pas seulement l'égoïste vie d'une école qui ressuscite ainsi. Car l'imprimerie permet à deux, trois classes éloignées de correspondre à peu de frais, de s'interpénétrer, de joindre leurs vie pour élargir et approfondir le cercle restreint de chacune. Et c'est là, à mon sens, une source éducative du plus grand avenir.

Mais, je soutiens, de plus, que l'enfant qui compose au compositeur est loin de perdre son temps. Alors qu'il faut des prodiges de contrainte et de diplomatie pour obtenir d'un élève qu'il regarde un texte durant quelques instants, voilà nos petits imprimeurs qui ont les yeux fixés sur leur modèle pendant quinze à vingt minutes. Et quelle attention ! Car ce n'est pas là un vulgaire exercice de copie dont on corrige facilement les fautes, même nombreuses. Il faut une copie parfaite. Les accents même, la ponctuation, quelle importance n'acquerront-ils pas ? Il est impossible aussi que ce travail mécanique, qui consiste à placer les caractères les uns à côté des autres en séparant les mots par des blancs, n'aide pas à l'apprentissage de la lecture et de l'orthographe.

Ainsi : attention longuement fixée sur un texte ; nécessité d'un travail parfaitement fini ; apprentissage mécanique de l'orthographe, tels sont, à mon avis, les avantages *directs*, pour l'enfant compositeur, de l'emploi de l'imprimerie.

Le temps m'a manqué, jusqu'à présent, pour essayer de *mesurer* ce profit. Mais ce que je sais certainement, c'est que, durant six mois pendant lesquels l'intérêt n'a pas un instant faibli, la lecture, l'orthographe et la composition sont en progrès marqués. Et surtout — preuve pour moi que ce travail d'imprimerie n'est pas seulement un jeu — aucun élève n'a jamais demandé à ne pas imprimer, malgré les difficultés relatives de cette pratique.

Deuxième objection.

Ce procédé n'est-il pas trop coûteux ?

Il est au contraire singulièrement économique. Avec 100 ou 150 francs, un constructeur dévoué pourrait nous procurer une petite imprimerie complète, permettant le tirage des textes de douze à quinze lignes, ce qui est une bonne normale. Les mairies pourraient acheter ces imprimeries comme elles nous procurent — parfois !... — des cartes, des livres ou autre matériel d'enseignement. Ou bien les coopératives scolaires arriveraient assez vite à faire cette dépense initiale.

Ce matériel une fois acheté, *quelques dizaines de francs* suffiraient chaque année pour : assurer la refonte des caractères usés, renouveler ou améliorer une partie du matériel, acheter de l'encre bleue, noire, rouge, décorer avec de jolies vignettes. Car, sans être professionnel, n'importe quel maître, et les enfants eux-mêmes, arriveront bien vite à obtenir de leur imprimerie des combinaisons nouvelles inespérées.

Seule la dépense initiale est un peu élevée ; mais elle permet ensuite une réelle économie puisque avec cinq francs de papier et trois francs d'encre nous ferons des milliers d'imprimés. Et nous pourrions alors acheter les livres de bibliothèque dont nous avons reconnu la nécessité.

Troisième objection.

Méthode possible seulement dans les écoles peu nombreuses, dira-t-on encore.

Telle que nous venons de l'exposer, elle est singulièrement souple, s'adaptant aussi bien aux classes chargées des villes qu'à celles à plusieurs divisions de nos villages.

Mais elle demande certainement une *vie nouvelle* de la classe, toute basée sur la coopération entre les élèves d'une part, et aussi entre maîtres et élèves. C'est la condamnation de la routine qui fera place à un incessant intérêt. Cette technique renouvelée est toute à découvrir. Mais ce sera le triomphe de l'école active et sur mesure dont la réalisation dans les classes primaires a semblé si longtemps utopique.

Mais cette *vie*, pourra-t-on encore objecter, est-elle susceptible de donner à l'enfant les connaissances qu'on attend de l'école ? Et si la vie — la vie totale, s'entend, et non la vie limitée et fermée de l'école actuelle — si la vie ne peut pas donner l'éducation et l'instruction, par quels procédés sophistiqués peut-on raisonnablement les obtenir ?

Un fait m'a frappé d'ailleurs. Lorsque je parcours la série des titres de 200 pages de notre *livre de vie* (deux premiers trimestres), je constate que la répartition des sujets est à peu près celle que préconisent les partisans des centres d'intérêt. Voici l'automne avec les fruits, les champignons, le vent — les conscrits aussi. — Puis l'hiver avec l'étude des divers moyens de se garantir du froid. Le printemps, si riche d'impressions avec les fortes pluies, la grêle, les éboulements — mais les premières fleurs, les batailles de fleurs — les cirques richement décorés ; avec aussi son cortège de gripes qui, périodiquement, hélas ! vident presque nos classes.

Et je constate avec satisfaction et humilité que ces répartitions selon l'intérêt dominant des enfants, répartitions qui n'ont rien moins demandé que le génie d'un D^r Decroly, cette répartition s'est faite tout naturellement dans ma classe vivante, où je n'ai imposé aucun sujet, me contentant d'écouter, de diriger la conversation, de synthétiser et de mettre en ordre, et en français, les idées de mes élèves.

Je ne dirai pas prétentieusement que, par cette technique de l'imprimerie, j'ai rejoint le D^r Decroly. C'est lui qui, par un long détour, a ramené la science pédagogique à son point de départ : le *bon sens et la vie*. Mais ces systèmes que nous allons comme à plaisir chercher si loin, ils sont là, dans les yeux vifs et dans les petites têtes de nos enfants.

Mais seule l'imprimerie a rendu possible la réalisation de cette *vie*. Et je voudrais bien que ceux qui liront ces lignes parviennent à vivre un jour, intensément, comme je vis depuis six mois dans ma classe renouvelée.

C. FREINET.

N.-B. — Je me ferai un plaisir de répondre plus longuement et de donner tous les renseignements utiles à ceux qui voudront bien m'en faire la demande.



(Dessin de Serge)

II. - Le Problème de la Ville

Nous avons, dans la première partie de cette étude, consacrée aux réponses de M. Jeanneret, tenté de démontrer le gouffre qui se creuse sous les pieds de l'urbaniste, dès que ses conclusions ou ses principes semblent mettre en péril le statut du droit de propriété. Il nous suffira de citer ici quatre des postulats auxquels aboutit la chaîne des raisonnements de M. Jeanneret, pour qu'éclate le conflit, avec toute la rigueur qui découle des intérêts en jeu.

Nous voici, par lui conduits à formuler les bases de l'urbanisme moderne par quatre postulats brutaux, concis, répondant avec exactitude aux dangers menaçants :

1° Décongestionner le centre des villes pour faire face aux exigences de la circulation ;

2° Accroître la densité du centre des villes pour réaliser le contact exigé par les affaires ;

3° Accroître les moyens de circulation, c'est-à-dire modifier complètement la conception actuelle de la rue qui se trouve être sans effet devant le phénomène neuf des moyens de transport modernes ;

4° Accroître les surfaces plantées, seul moyen d'assurer l'hygiène suffisante et le calme utile au travail attentif exigé par le rythme nouveau des affaires.

Ces quatre points semblent inconciliables. Il est bon d'en reconnaître la justesse, d'en mesurer l'urgence. Puis le problème étant ainsi posé, l'urbaniste répondra... L'urbanisme est le rapport de l'architecture. Une architecture nouvelle exprimée et non plus velleitaire, est imminente. On attend un urbanisme déclancheur...

Nous n'appuierons jamais assez sur ce point. Le raisonnement présenté par M. Jeanneret évolue par paliers successifs : 1° Principes d'urbanisme (décongestion, concentration, etc). 2° Une architecture nouvelle naîtra de cet urbanisme, 3° quand cet urbanisme entrera en application. — C'est alors que nous entrons à notre tour dans son raisonnement et que nous lui demandons : Quand ? — Et que nous demandons encore : Sur une base capitaliste ? ou sur telle autre au gré de l'urbaniste ? Car il ne peut y avoir l'ombre d'un doute : L'urbanisme est le support de l'architecture ; mais l'Economie est le support de l'urbanisme. Des conditions nouvelles, révolutionnaires, de distribution des groupes d'habitants, des moyens de transport, du confort, des conditions nouvelles donc de la distribution des Richesses, impliquent fatalement une distribution nouvelle des Puissances ; une réorganisation sociale. Sur une réaction arc-boutée sur les bénéfices du droit intangible de la propriété un urbanisme abstrait se trouve sans prise.

Dans une cité où le mètre carré courant cote de 12 à 15.000 francs boulevard Haussmann (tronçon de prolongement vers la rue Lafitte) aucune aération

du centre n'est possible, car les finances d'une telle cité sont à proprement parler, dans un état impossible. L'Etat capitaliste peut-il raisonnablement, entrer en lutte contre ses propres cellules, capitalistes d'essence. La Chambre des Propriétaires entrera-t-elle en lutte contre les propriétaires des « Chambres-Taudis ».

Et si les Pouvoirs publics d'une part, les puissants syndicats de propriétaires d'autre part, tentent, une obstruction sur les principes mêmes de cet urbanisme proprement révolutionnaire, quels sont alors les puissances capables de contrebalancer une contre-offensive munie de toutes les armes et plus spécialement de l'arme essentielle, *sine qua non*, la Finance. C'est, à n'en pas douter, une lutte de vie ou de mort engagée entre l'urbanisme et l'organisation capitaliste. L'économie tient à la gorge l'architecte le plus dégagé des contingences. L'urbanisme restera une science désintéressée, tant qu'un programme de reprise économique n'accompagnera pas ses plans de refection ou plutôt de re-création des cités modernes. Si bien que nous pouvons écrire : l'urbanisme, science des villes n'est — vu nos conditions économiques, vu la position de l'individu en face du droit de propriété et des principes actuels de distribution des richesses —, cette science des villes n'est à l'heure actuelle, applicable qu'aux « villages ». L'urbanisme s'indique comme incapable de surmonter la résistance passive des grandes agglomérations ; mais capable de diriger et de fournir l'ordre aux nouvelles cités. Et nous entendons par là : Cités-Jardins, villes industrielles (à créer) villages nouveaux. Les exemples sont dans cette catégorie, assez fréquents pour que tous les efforts de l'urbaniste soient valables et désirables. Car c'est en eux que nous voyons se dessiner les cadres futurs de ces équipes de techniciens auxquelles un Etat neuf devrait faire fatalement appel. Mais il leur faudra se persuader que leurs efforts seront de l'Eloquence et rien de plus, si une solide culture d'économie sociale n'est pas à la base de leur effort technique. Il nous est facile de saisir l'épouvante de ces techniciens devant la gravité du problème social. Il y a là un terrible Rubicon à franchir. Et qu'il n'est pas sans péril d'exprimer publiquement. Mais que vaudraient les plus belles constructions de l'esprit basées sur des postulats que la plus évidente réalité briserait comme verre. N'aurions-nous pas le droit de les assimiler, ces urbanistes d'aspect révolutionnaire, à ces professeurs de l'Ecole qui proposèrent froidement à leurs élèves ce sujet de concours aussi prétentieux qu'inutile et ridicule : « Une loge officielle dans le théâtre impérial (sic) d'une capitale de

3.000.000 d'âmes, nouvellement construite en Amérique.

L'art de bâtir, nourri de pierre, le mortier des lois éternelles de l'équilibre, de la pesanteur : cet art concret comme la terre et les besoins élémentaires de l'homme, se doit à lui-même de réfléchir gravement aux possibilités, fussent-elles les plus lyriques, de l'homme en Société. Nous vivons un temps soumis aux lois atroces du droit de propriété. La claire logique qui guide les urbanistes et avec eux M. Jeanneret, que fera-t-elle contre un principe qui tire sa force de la tradition de tant de siècles. Nous sommes ici des hommes qui travaillons à la révision de ce principe. Nous savons que le monde meurt des applications journalières rigoristes de ce faux Droit. Les villes n'ont aucune raison d'y échapper. Les capitales surtout le savent bien, dont l'évolution est bloquée par la valeur spéculative du moindre de leurs espaces. La décongestion des villes ne s'opérera que par une contribution de tous les citoyens au sacrifice impossible à éviter. Si la logique n'a pas de prise, la mort la remplace dans son rôle. Ainsi de la guerre qui apprend par l'épouvante et la ruine, aux plus aveugles, l'inanité de la loi du Fer.

M. Jeanneret entreprend une étude précise, méticuleuse des moindres détails d'une ville nouvelle : nous constatons que bien des exigences dites « révolutionnaires » y ont trouvé leur écho. Cet écho, malgré tout, restera d'un bout à l'autre, vague, imprécis. On sent qu'y fut absente cette angoisse sociale, sans quoi toute anticipation sur l'avenir apparaît comme éloquence, jeu gratuit de l'intelligence. Le démocratisme suisse de M. Jeanneret semble négliger les immenses avenues de réflexions qu'ont ouvert au monde les débuts de la Révolution russe. Les sociétés modernes sont emportées envers et contre elles, dans un mouvement d'une cadence si catastrophique, qu'aucun esprit délié ne se devrait trouver démuné en face du nouvel aspect des exigences populaires.

LE TERRAIN

Le terrain sera plat. « Tant pis pour les badauds que ravit le passage des péniches, le fleuve devra passer loin de la ville : c'est un chemin de fer sur l'eau, une gare ».

Affirmation un peu enfantine d'un purisme que culbuteront trop commodément les contingences. Une ville ne se bâtit pas pour satisfaire à une formule algébrique. Elle est issue de tant de besoins complexes et des plus bas aux plus élevés, les plus bas hélas en première ligne (manger, boire, avoir de la fraîcheur, profiter même d'un spectacle agréable, fut-il pittoresque) que, fort probablement on préférera le fleuve dans la ville. C'est un moyen de communication aimable sinon rapide (que M. Jeanneret ne se choque point de cet aimable, c'est un mot qui d'ordinaire le contriste, mais Paris n'est Paris que fleuri de cette aimable Seine. On y vient de fort loin voire même de fort près, chercher le sens exact d'une

Mesure ; Rome n'a rien à souffrir du Tibre, Londres de la Tamise). Chaque grande métropole a cherché l'eau. Les sensibilités humaines s'y complaisent, à ce voisinage ; l'hygiène n'a rien à y perdre.

LA RUE

Ce sera un organisme neuf, espèce d'usine en longueur entrepôt aéré de multiples organes complexes et délicats (les canalisations). Il est contre toute économie, toute sécurité, tout bon sens, d'enfouir les canalisations dans les villes. La rue moderne doit être une œuvre de génie civil et non plus un travail de terrassiers.

LA CIRCULATION

La circulation se classe — mieux que tout autre chose. Aujourd'hui, la circulation est inclassée — dynamite jetée à la journée dans les corridors des rues. Le piéton est frappé de mort. Et avec cela, la circulation ne circule plus. Le sacrifice des piétons est stérile.

Classer la circulation :

- Poids lourds.
- Véhicules balladeurs (qui accomplissent de petites courses en tous sens).
- Véhicules rapides (qui traversent la ville sur une grande part).

Trois sortes de rues, les unes au-dessous des autres :

a) En sous-sol, les poids lourds. L'étage des maisons occupant ce niveau formé de pilotis laissant entre eux des espaces libres très grands, les poids lourds déchargent ou chargent leurs marchandises à cet étage-là qui constitue en vérité les docks de la maison.

b) Au niveau du rez-de-chaussée des immeubles, le système multiple et sensible des rues normales qui conduit la circulation jusqu'à ses fins les plus déliées.

c) Nord-Sud, Est-Ouest, constituant les deux axes de la ville, les autodromes de traversée pour circulation rapide à sens unique, sont établis sur de vastes passerelles de béton de 40 ou 60 mètres de large raccordées tous les 400 mètres par des rampants au niveau des rues normales. On atteint les autodromes de traversée en un point quelconque de leur course et l'on peut effectuer la traversée de la ville et atteindre sa banlieue, aux allures les plus fortes, sans avoir à supporter aucun croisement.

Le nombre des rues actuelles doit être diminué des deux tiers. Le nombre des croisements de rues est fonction directe du nombre de rues ; c'est une aggravation considérable du nombre des rues. Le croisement de rues est l'ennemi de la circulation. Le nombre des rues actuelles est déterminé par la plus lointaine histoire. La protection de la propriété a presque sans exception sauvegardé le moindre sentier de la bourgade primitive et l'a érigé en rue, même en avenue. Des rues ainsi se coupent tous les 50 mètres, tous les 20 mètres, tous les 10 mètres ! C'est alors l'embouteillage ridicule.

L'écartement de deux stations de métro ou d'autobus fournit le module utile d'écart entre les croisements de rues, module conditionné par la vitesse des véhicules et la résistance admissible du piéton. Cette mesure moyenne de 400 mètres donne donc l'écartement normal des rues, étalon des distances urbaines. Ma ville est tracée sur un quadrillage régulier de rues espacées de 400 mètres et recoupées parfois à 200 mètres.

Ce triple système de rues répond à la circulation automobile (camions, voitures de louage ou de maître, autobus), tous organes rapides et souples.

Le véhicule sur rail n'a de raison de subsister que s'il est attelé en convoi et fournit ainsi un gros débit : c'est alors la rame de métro ou le train de banlieue. Le tramway lui, n'a plus droit de cité au cœur de la ville moderne.

LA GARE

Il n'y a qu'une gare. La gare ne peut être qu'au centre de la ville. C'est le moyen de la roue. La gare est un édifice avant tout souterrain. La toiture a deux hauteurs d'étage au-dessous du sol naturel de la ville constitue l'Aéro-Port.

a) Plate-forme de 200.000 mètres carrés. 450 mètres de côté (1).

b) Entresol. Grande traversée. Piste surélevée pour autos rapides.

c) Rez-de-chaussée, halls et guichets de métros, banlieue, grandes lignes et aviation.

d) 1^{er} sous-sol : métros de pénétration de grande traversée.

e) 2^e sous-sol : trains de banlieue (en boucle, sens unique).

f) 3^e sous-sol : grandes lignes (4 points cardinaux).

DENSITÉS

a) Gratte-ciel 800 à 3.000 habitants à l'hectare ;

b) lotissements à redents : 390 habitants à l'hectare. Résidence luxueuse. (Pourquoi ? N. D. L. R.)

c) lotissements fermés : 325 habitants à l'hectare.

Dans l'énoncé de M. Jeanneret, au chapitre « Centre éducatif et civique, Universités, Musées d'Art et d'Industrie, Services publics, Maison de Ville », nous nous étonnons de ne point voir s'indiquer le sens d'une époque où tant d'organismes ouvriers s'avèrent comme indispensables, existants déjà même. Bourse du Travail ? Sièges des Syndicats : chapitre qui eut valu d'être médité. N'est-ce pas au centre même de cette Métropole que les organismes centraux du monde de la Production eussent dû trouver leur place.

Devrons nous, pour éclairer M. Jeanneret, lui indiquer quelques chiffres. Les millions y dansent de ces adhérents qui valent bien qu'on leur accorde quelque hectare, pour le souci de leur administration, le soin de leurs archives, le siège de leurs congrès. Mais rien n'apparaît dans l'exposé. Nous y voyons bien : « résidence luxueuse ». Une conscience plus exacte du « Social » eût évité à l'urbaniste cette grave lacune qu'un architecte, plus vieux de 20 ans, Tony Garnier, s'épargnait à lui-même, déjà vers 1900. Un petit séjour là où nous pensons, ouvrirait à M. Jeanneret des horizons nouveaux pour lui : celui de nécessités qui ne sont déjà plus nouvelles dans un monde pourtant se cramponnant de toutes ses forces pour y résister.

Nous voici parvenus au terme de cette étude où tant d'idées, sur le terrain strict de la technicité

(1) M. Jeanneret ici commet une lourde erreur. L'espace est notoirement insuffisant. Et le plan de cette gare n'est pas assez explicite pour qu'une critique utile en soit entreprise. Nous reconnaissons d'ailleurs que la besogne serait formidable.

sont exactes, solides, riches ; sans aucun doute formellement inscrites au tableau de travail de demain.

Evidence oubliée depuis des siècles et qu'on voit renaître dans l'esprit de notre école nouvelle d'architecture : Un plan géométrique, d'une géométrie aérée, souple, doit présider à la refection ; à la construction des villes. Nos vitesses exigent de longues perspectives. Notre esprit assoit mieux ses voluptés sur cette consciencieuse rectitude des volumes nets, tranchés. L'ordre s'accommode mal du pittoresque. Quant à la revalorisation des anciennes cités, le problème reste quasi insurmontable. Nous devons nous trouver prêts à envisager de terribles coupes dans le méandre des allées, des rues, des impasses qui oblitérent le cœur même de la ville et par là le battement de sa circulation. Un nouveau noyau central, scientifiquement ordonné, reconstruit pour ainsi dire d'un seul élan, va-t-il se créer sur des espaces moins onéreusement surchargés que ceux des anciens centres. Pour Paris, serait-ce sur la plaine Saint-Denis, vers Saint-Gervais, vers Malakoff. Hypothèse trop lourde de conséquences, trop dépendante d'un aspect financier nouveau, pour que nous tentions d'y répondre aujourd'hui et avec fruit. Il n'y a pas à douter que l'arasement d'un vingtième arrondissement par exemple, où l'organisation et le confort sont le moins assurés, serait du plus heureux effet sur la respiration de Paris. Mais la densité de population y est double que dans les quartiers dits riches. Comment supporter l'émigration temporaire d'une masse si sérieuse de l'élément producteur de la capitale. Il est vrai que la collectivité dispose de moyens que l'initiative individuelle se refuse à admettre. De toutes façons, jusqu'ici, pas d'anticipations pratiques possibles. Jetons des principes mais en fonction de l'Economie. Et sachons jauger à leur véritable valeur, les intentions et les possibilités (2) d'une ère capitaliste.

X....

(2) De ces intentions, de ces possibilités, ne donnons qu'un exemple.

« L'avenir de la race est en jeu.

« Une population énorme est à l'hôtel sans espoir d'en sortir. La création de familles nouvelles est entravée. Comment se marier sans avoir un logis ? Les maisons insalubres se perpétuent, empoisonnent les générations d'habitants logés dans ces taudis. L'intervention des pouvoirs publics a donné de maigres résultats. Dans Paris à peine 6.000 logements alors qu'il en faudrait 60.000. Résultats insuffisants et cependant quelle lourde charge pour les collectivités. Nous construisons avec de l'argent à 10 %. Notre prix de revient est grevé d'un intérêt qui pèsera pendant plus d'un siècle sur les épaules des Parisiens. Il en est ainsi chaque fois que des collectivités essayent de prendre la place des particuliers. Est-il si difficile de trouver un moyen efficace pour encourager l'initiative particulière ? Non. La ville possède une surface considérable de terrains sur l'emplacement des fortifications. Donnons ces terrains à ceux qui s'engageront à construire des immeubles à loyers limités, supprimons sur les matériaux les droits d'octroi... etc. La crise sera résolue. (sic).

Le Journal, 1^{er} avril 1925. Signé : de Tastes, Conseiller municipal de Paris.

L'EXPOSITION DE BELA UITSZ

Vers l'art prolétarien

Le développement de l'humanité entière à partir de l'an 1.500 jusqu'à notre époque a suivi la loi suivante. De la société féodale est née la société bourgeoise ; la société bourgeoise a créé la société socialiste ou mieux, communiste.

La civilisation et l'art ont suivi cette même loi : l'art féodal fait naître l'art bourgeois et de l'art bourgeois sort ensuite l'art prolétarien.

Quand nous employons les termes : art féodal, art bourgeois ou art prolétarien, nous ne disons rien du tout.

Pour pouvoir parler d'une chose concrète, il faut que nous nous plaçons dans l'espace et dans l'époque.

Qu'est-ce que nous voulons dire par art féodal-catholique ? Personne ne sait si nous voulons expliquer l'art romantique de style latin, byzantin gothique ou l'époque du style baroque.

L'art bourgeois diffère énormément suivant les époques. Nous n'avons qu'à comparer la grande bourgeoisie de commerce en Italie en 1500 (elle s'y connaissait encore dans la composition et la construction) avec la petite-bourgeoisie en France en 1800, où régnait l'anarchie absolue, ou avec la grande bourgeoisie impérialiste dictatorial en 1900 (constructivisme).

L'art prolétarien n'en fait pas une exception. La dénomination art prolétarien, art bourgeois, n'est qu'une terminologie de classe.

Le développement de l'art prolétarien marche certainement de pair avec le développement du prolétariat lui-même et avec le progrès de sa science (socialisme).

L'art prolétarien a déjà dépassé ou aura encore à former :

1^o L'époque utopique (communisme final).

2^o L'époque petite-bourgeoise social-démocrate.

3^o L'époque réaliste (communisme).

4^o L'époque réactionnaire (christianisme social et féodal) surtout en Angleterre, Allemagne, Autriche, Hongrie.

1^o L'époque utopique. — C'est l'école des romantiques qui travaillent dans la lune et qui veulent déjà offrir au monde « les dernières conséquences » de l'art socialiste. Ils sont sans organisation réelle et ne pouvaient sortir par conséquent des anciens modes d'expression.

2^o L'époque petite-bourgeoise social-démocrate. — Dans cette époque vivaient surtout les individualistes. Ils exploitaient un cas hasardeux d'un seul prolétaire, poussés par leur sentimentalité et leur humanité. C'étaient dans la forme et dans le contenu, des individualistes aveugles. Ils ne cherchaient aucune connexion dans la forme avec les autres arts. Le peintre travaillait sans s'occuper de l'architecte, du sculpteur, du musicien ou du poète. Il est absolument « autoritaire », anarchiste sans le moindre rapport collectif (en ce qui concerne le contenu ou la forme) avec tous les arts. C'est l'anarchie complète dans la peinture, dans la musique, dans la littérature ; il y avait un manque absolu de discipline et d'organisation entre tous les arts.

Il va sans dire que la grande majorité des produc-

tions actuelles de l'art prolétarien appartient à cette époque, puisque l'art prolétarien est encore au début de son existence sans avoir atteint le développement complet.

3^o L'époque réaliste. — Ici on ne traite plus le cas hasardeux d'un seul prolétaire, mais il s'agit de toute la classe prolétarienne dans ses luttes et dans ses progrès. Le problème de la collectivité remplit tout l'art. Le problème intéresse vivement tous les prolétaires, y compris l'artiste qui lui-même appartient à cette classe. Tout le progrès est exprimé dans cette différence, c'est la force qui pousse à une nouvelle société créant l'équilibre tant nécessaire à la grande masse de l'humanité.

Cette époque est redevenue responsable — l'art bourgeois ne pouvait plus l'être — envers le prolétariat comme classe, mais également envers l'humanité entière. Elle montre le véritable chemin pour atteindre le grand but, parce qu'elle a de nouveau compris le rôle essentiel de l'art.

Dans cet art il y a obligation absolue de rester en liaison étroite avec tous les arts, de n'utiliser que des formes qui sont admissibles pour tous les arts. C'est une centralisation, je dirais une organisation collective entre tous les arts, qui ne sépare nullement le devoir actuel du but à atteindre et qui agit en conséquence. Nous pouvons l'appeler également art communiste. Je le répète, il est encore loin de sa perfection, il reste tout à fait dans le style embryonnaire.

4^o Époque réactionnaire. — On a compris la nécessité de la centralisation collective, mais on voile de nouveau et une fois de plus le Christ, Marie et tous les anges. Nous sommes retombés dans l'ère du féodalisme.

J'ai organisé cette exposition entièrement dans ce sens. Je montrerai la naissance de l'art prolétarien après l'art bourgeois. La même société bourgeoise a créé le prolétariat moderne par l'invention et l'emploi de machines. Comme l'enfant est mis au monde par la mère qui elle-même vieillit et meurt lentement, par contre l'enfant, vivant et vigoureux, grandit et se développe.

L'exposition se compose donc de deux suites :

1^{re} exposition : l'étape bourgeoise, la mère.

2^e exposition : l'étape prolétarienne, l'enfant.

Je regrette que la salle d'exposition ne soit pas assez vaste pour pouvoir illustrer suffisamment ; il me manque également beaucoup de tableaux laissés par force majeure à Vienne (montrant le cubisme, etc.).

La première exposition se divise en deux étapes :

a) L'art petit-bourgeois.

b) L'art grand-bourgeois séparés par une ligne rouge.

a) L'art petit-bourgeois. — Le monde extérieur est séparé complètement des problèmes intérieurs. Tous les arts sont isolés entre eux, parfois même opposés, par exemple la peinture n'a aucun lien avec l'architecture, etc. Au contraire, il existe encore plusieurs subdivisions dans l'époque du réalisme petit-bourgeois, naturalisme, par exemple paysages, portraits, natures mortes, etc.

Un peintre ne peint que des paysages, un portraitiste ne fait que des portraits, etc.

Cela veut dire que non seulement les cinq arts (1° littérature ; 2° musique ; 3° peinture ; 4° sculpture et 5° architecture) sont complètement isolés entre eux, par exemple, la peinture elle-même se divise en cinq parties également opposées. Encore : le peintre de paysages X veut absolument se distinguer du peintre de paysages Y ; ou encore, chaque détail d'un paysage est tellement autonome, séparé du reste, qu'il faut individualiser chaque herbe dans un pré parce qu'elle possède des formes et beautés propres à elle.

Nous pouvons dire que le signe prépondérant de cette étape : l'art petit-bourgeois, est la subdivision des cinq arts déjà opposés entre eux en de multiples détails, qui eux-mêmes se composent de nouveau de millions de détails sans liaison.

Nous sommes au paradis de l'anarchie en ce qui concerne la forme et le contenu.

b) *Etape grande-bourgeoise*. — Elle se différencie énormément de la précédente.

Il existe une ébauche de centralisation, un « conglomérat » de tous les arts. Ce lien entre les différents arts est constitué par des formes générales qui se trouvent dans tous les arts. Par exemple : cercle, carré, trigone, lignes horizontales, verticales, diagonales, droites, courbées. Le même phénomène se montre dans le choix des couleurs (voir l'article sur Vincent von Gogh, à paraître dans *Clarté*).

Cependant le contenu est un contenu égoïste avec une forte accentuation dictatoriale (exemple N° 2 : la danse). Personne ne reconnaît l'idée, si elle n'était pas inscrite en bas du tableau. Autre exemple : le tableau de Picasso *La femme avec la mandoline*.

Le contenu (dictature anarcho-égoïste) et la forme (connexion collective) se sont diamétralement opposés même chez les plus grands maîtres de cette époque.

La même opposition nous la trouvons du reste en ce qui concerne la forme et le contenu de la grande bourgeoisie impérialiste.

C'est une belle démonstration de la décomposition et de la décadence de la Société et de l'art bourgeois.

Quand nous, les artistes prolétariens, nous nous occupons de l'art bourgeois, c'est uniquement pour mieux connaître nos adversaires et pour les détruire. On ne peut vaincre personne qu'on ne connaît pas. C'est aussi pour prendre à l'ennemi ce qu'il y a de sain dans ses œuvres et pour anéantir ce qui est pourri.

Notre art doit se développer sur un terrain réaliste et non idéaliste. Si nous passons par les étapes de l'art grand-bourgeois, notre devoir n'est pas un devoir de *synthèse*, mais un devoir d'*analyse*. Juste, cette conception différente d'analyse (bourgeoise : *synthèse*, prolétarienne : *analyse*) nous donne la possibilité de résoudre les problèmes du chaos actuel de l'art et d'en sortir et surtout de supprimer l'antagonisme entre la forme et le contenu.

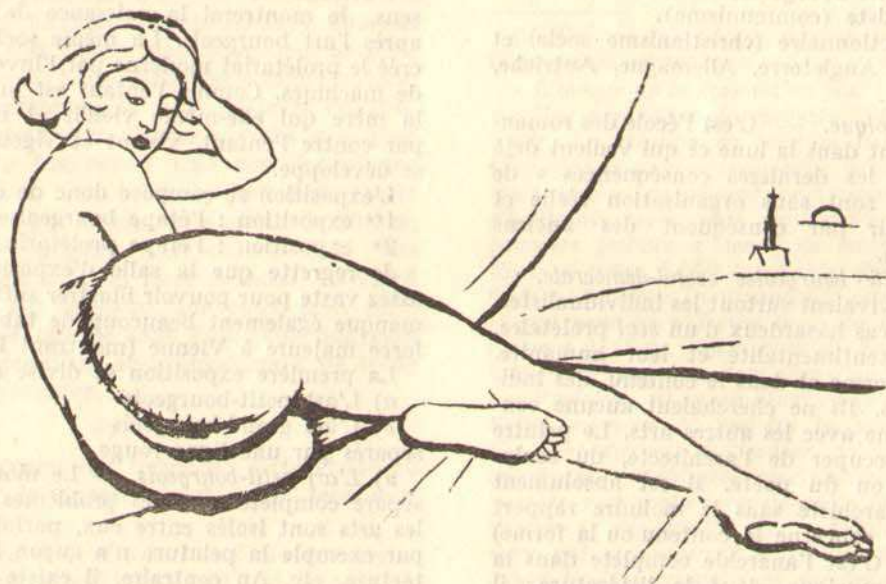
Les artistes bourgeois — grand-bourgeois — ne peuvent pas se séparer du contenu anarcho-individualiste, mais sont obligés d'employer la forme collective et organisée. Par conséquent ils ne trouveront jamais le bon chemin ; au contraire ils accentueront cette différence et en périront.

Par contre nous, les socialistes, nous prenons l'ébauche de cette forme collective et lui créons un contenu prolétarien collectif. Nous transformons cette forme collective en la développant en même temps forme et contenu (les bourgeois ne peuvent les développer que jusqu'à un certain degré).

Donc notre but essentiel est de créer l'équilibre entre forme et contenu dont les artistes bourgeois ne sont guère capables, et nous serons capables, nous le prolétariat, de montrer également le chemin du progrès de l'art, par lequel enfin il sortira de son chaos actuel.

BELA UITZ.

P. S. — Dans ma seconde exposition, je montre comment j'ai essayé de résoudre les « formes collectives » par trois arts : mots, peinture et architecture ; dans le plan par la peinture.



Bertrand. "FEMME NUE" (Exemple typique de l'art petit-bourgeois actuel. Voilà les grandes perspectives d'un tel art : une paire de fesses en constitue l'horizon idéal) *Salon des Indépendants*

LES LIVRES

Le Comité de Rédaction de *Clarté* a choisi comme livre du mois, pour juin, *Un homme si simple*, d'André Baillon.

André Baillon : « Un pauvre homme, dans *Un homme si simple* ce livre, s'arrache non sans (Editions Rieder) douleur de rouges morceaux de vérité... » Et vraiment il

n'est pas donné à n'importe qui d'être simple et de rester vrai.

De combien d'événements petits et grands, simples et complexes, dans leur infinité, se trouve tramée une vie ? Le plus souvent les fils qui sous l'étoffe humaine s'emmêlent restent imperceptibles. Et cependant une loi certaine a présidé à cet assemblage. Que chacun cherche en lui : il découvrira s'il veut s'en donner la peine et s'il en a le courage, sa contexture.

Par quel chemin, à travers quels orages, cet homme si simple fut-il conduit à la Salpêtrière, parmi les fous ? C'est toute l'histoire que nous raconte André Baillon.

Jean Martin est-il un « anormal » comme l'a noté l'interne de service à son entrée à l'hospice parce qu'il « ignore la date de son mariage ? » Cela nous vaut de Jean Martin une suite de confessions à travers lesquelles nous pénétrons le drame dans lequel se débat l'homme si simple.

Jean Martin, romancier obscur, a épousé Jeanne. Mais aussi il aime Claire. A quoi bon trancher : « A tout prendre, puisque j'avais une Jeanne qui m'inspirait peu, mieux valait choisir plus près de mon cerveau une Claire qui m'inspirait davantage. Je ne m'excuse pas, je raconte. J'aimai Claire. Un autre eût divorcé. Ouais ! Les avocats, les juges, au bout une Jeanne qui pleure. Alors mentir ? Et crac un jour, on met le pied dans un mensonge et la vérité vous attrape en dessous, par la jambe. Ne pas mentir, ne pas peiner, mon amour à l'une, de l'affection pour l'autre. Etre simple. Je dis à Claire : Tu le sais, il y a Jeanne. — A Jeanne : Sache-le, il y aura Claire... »

Pris entre deux femmes jalouses l'une de l'autre, Jean Martin, pauvre homme hésitant, bon, doux, sans l'ombre d'une malignité, monte doucement les premières pentes de son calvaire.

Claire a eu de son premier mari — un peintre fumeux qui se croit du génie — un enfant, une petite fille folle, Michette. Jean Martin pour ne pas peiner la mère, ira s'installer à Paris, plus près de l'enfant. Avec peine il bâtit une famille artificielle — Lui, Claire, Michette — qui se désagrège au fur et à mesure que grandit l'enfant. Michette est volontaire, sottise, orgueilleuse. A treize ans elle décide de devenir une actrice. La mère cède. Et Jean Martin aussi, qui a préféré être pour la jeune fille « grand frère ». Mais voici que Michette revolt son père et l'autre fille de son père, Dah, une timbrée. Michette admire Dah, aime Dah. Claire en souffre. « Grand frère » aussi. Il a recours vis-à-vis de la jeune et précoce Michette, à la fois romanesque et avertie au subterfuge classique... Afin de tuer en elle son amour pour Dah, il la courtisera. Jeu dangereux pour un homme si simple. Jeu qu'il ne pourra arrêter à temps. Et voici la folie, sœur de la passion, qui se glisse en lui sourdement. Un accident détermine la crise. Martin se dédouble ; le voilà à la Salpêtrière... Rien n'est plus simple que de s'y confesser.

Dans la préface qu'il écrivit à *l'Histoire d'une Marie*, Charles Vildrac disait de Baillon : « Il n'a pas besoin de longs commentaires, de développements psychologiques pour expliquer l'action : tout son pouvoir est dans la façon — tendre ou malicieuse — qu'il a de la présenter ; dans son sourire qui nous met en cause ou requiert sinon notre complicité, du moins notre compassion... » Un tel jugement est pleinement confirmé par *Un homme si simple*. Mais les qualités profondes en substance dans la totalité de son œuvre — qui par tant de côtés l'apparente à un Charles Louis-Philippe — apparaissent dans son dernier livre avec une intensité toute nouvelle. Baillon est le peintre des humbles, des faibles, des simples, de ceux qui acceptent les cruautés de l'existence, qui supportent sans révolte les coups du destin. Point d'amertume. La consolation réside dans la confession. Le cœur a nu ne cesse de battre. Mais chacun peut y lire à livre ouvert et y puiser une grande leçon de vérité.

Jean Richard Bloch : Un tel livre, par la volonté même de son auteur, est un *La Nuit Kurde* anachronisme. Impossible de (Edit. de la N. R. F.) le situer hors du domaine de

la fantaisie, où nous entraîne pour les délices d'une pure esthétique de formes qui s'attarde encore parfois en nous, le merveilleux conteur de Lévy.

Jean Richard Bloch appartient à cette sorte d'écrivains qui ont le respect de leurs lecteurs. Il eut aimé, je suis sûr, causer longuement sur le mode familier, avec chacun d'entre eux, avant de livrer sa *Nuit Kurde*. Soucieux de progresser davantage avec chacun de ses livres, dans l'estime du public, ce n'est pas sans une légitime appréhension qu'il lui a découvert cette fois un horizon constellé de rêveries étranges en plein ciel d'Orient. Et ce n'est pas sans quelque appréhension qu'il doit attendre son jugement.

Dans le prélude qui précède le récit, Jean Richard Bloch tente d'expliquer son livre : « Mon esprit, écrit-il, brusquement délivré de ses liens, m'entraîne vers d'autres pays et d'autres climats, là où trempent les origines de ma race, où mon cœur réside en secret, où m'appelle ma nostalgie. » Et encore : « Qu'on sache bien tout d'abord qu'il ne doit être question dans le récit qui va venir, d'exactitude, de couleur locale ni de mœurs fidèlement observées. Simple équipée d'une âme séparée de ses attaches, qui a jailli hors du temps et de l'espace à la rencontre de ses semblables. »

Nous voilà donc fixés. Purement *instinctif*, le récit va déborder de l'imagination, enfin libérée de ses liens séculiers, du conteur. Faut-il le déplorer, faut-il s'en réjouir ? Que chacun tranche à son gré et selon ses convenances. Je ne saurais quant à moi tenir rigueur à l'écrivain qui ferme les yeux un moment et tente de substituer à la réalité du monde extérieur — qui le condamne — une réalité intérieure qui offre à son âme d'artiste une chance unique de survie. Jean Richard Bloch, dans sa *Nuit Kurde*, s'est composé une musique à la fois intellectuelle et sauvage, tantôt orchestrée avec un raffinement des sciences inouï de l'harmonie, tantôt primitive au point d'en paraître naïve.

L'aventure de Saad : le sort l'a jeté enfant au milieu d'une tribu Kurde dont les hommes ne sont pas de son sang. Au cours du pillage d'une cité nestorienne il devient amoureux d'Evanthia au point de retourner plus tard chez ses ennemis pour la revoir. Finalement il périt lapidé, ayant enfin sous la mort forcé l'amour de la chrétienne.

La passion anime les héros de la *Nuit Kurde*. La passion, c'est elle la seule vraie déesse de ce monde barbare dans lequel le juif asiatique introduit malignement l'agrégé des plus raffinées lettres françaises. Mais une fois en présence de tant de fureur primitive, le professeur ne peut se résigner à se taire. Il faut qu'il explique, qu'il dissèque. Cela n'était pas utile. Saad, Evanthia la nestorienne, Mirzo, Amine, Nidham, tous sont personnages qui n'obéissent qu'aux lois du destin et à quoi bon chercher des raisons humaines aux lois du destin. Sous le signe de la Fatalité, l'Oriental s'incline. Résignation, nonchalance ? Non. Il sait aussi lutter, mais contre des hommes, pas contre les lois du destin.

Ce n'est pas sans une certaine mélancolie que Jean Richard Bloch s'est arraché à son Orient de passions. Mais quelque sûr pressentiment l'avertit qu'il est de son devoir d'homme de quitter une terre si lointaine ? Son *Adieu à l'Asie* par quoi s'achève la *Nuit Kurde* est un adieu angoissé et courageux, d'un homme qui sait ce qui l'attend au retour : « Partout l'homme souffre et s'inquiète. La vie qui l'assiège est sordide, boueuse, trempée de menaces. Ne nous leurrons pas de l'illusion qu'en le berçant de quelques contes bleus, nous lui ferons encore oublier sa peine. Les forces déchaînées ne sont pas de celles qui patient. Le promeneur distrait sera culbuté. Le poète ne console plus. La machine ne connaît pas la pitié... »

Oui, tels sont bien les signes qui nous marquent et sous lesquels nous évoluons, européens condamnés.

Au choix qu'ils font se révèlent aujourd'hui les vrais vivants et les vrais morts.

MARCEL FOURRIER.

C. Freinet : On ne lit pas assez les *Tony l'Assisté* Editions de la Jeunesse. Ces petits cahiers, imprimés par les soins de l'Ecole Emancipée, représentent le premier effort pour sortir de cette infernale routine qui impose aux gosses les mêmes éternels livres de première lecture, la fortune de certains gros éditeurs. Certes ces petits cahiers, à l'aspect modeste comme leurs auteurs, rivalisent difficilement avec de gros bouquins à reliure rouge et or, magnifique camelote. Mais lisez-les ; tenez, lisez cette fois *Tony l'Assisté*.

L'apprentissage campagnard d'un de ces pauvres gosses « assistés » qui se trouvent confiés à des gardiens. La dure exploitation que lui impose ce couple de paysans après au gain, qui, pas une heure, ne verront en Tony l'enfant — sa flamme claire de rires et de forces toutes vives — mais lui imposeront mille contraintes, mille privations. Or, la campagne est là, l'admirable campagne montagnarde de Provence, et elle suffit à sauver le petit Tony comme elle suffit à ses chèvres et à ses bœufs. Cette suite de récits minimes, tout simples, mais chargés d'une connaissance personnelle de la terre, nous décrit avec une saveur étonnante la formation d'une conscience enfantine par la pleine campagne. Le petit berger autant que ses bêtes, s'enivre d'herbes odoriférantes,

de soleil, de gaieté libre. Puis il trouve tant de jeux que nul trouble-fête ne peut venir lui défendre ! C'est la familiarité de son chevreau préféré, aux jolis pendants d'oreilles, la construction d'une cabane, le feu en plein vent, allumé avec quelques camarades, la dinette rustique. Enfin c'est l'aventure dramatique de la prime enfance (qui ne porte en soi de tels souvenirs ?) : l'amour tyrannique du gosse pour une bête, pour le pauvre Merlot ; la sollicitude passionnée, qui isole le petit geôlier et sa victime, mène le manège obsédant jusqu'à la manie, qu'arrête brutalement le petit cadavre de la bête morte.

Je ne décrirai pas davantage ce petit livre et ne saurais parler avec quelque compétence de son autre mérite évident : celui d'être écrit pour les enfants par un homme qui les aime. Je sais, quant à moi, que je relirai plus d'une fois *Tony l'Assisté*, car on y sent quels liens secrets ont gardé dans notre paysannerie, comme par miracle, mille ferments de cette puissante vie médiévale où nous avons appris à reconnaître un immense levier révolutionnaire. Je le relirai pour me reposer de nos épouvantables impasses littéraires parisiennes, que l'on veut nous décrire comme étant universelles, inévitables. Ce cahier est peut-être de l'art d'artisan médiéval ? Tant mieux ! il n'en est que plus près de l'art de demain, qui méprisera tout notre « Art d'avant-garde », déchirant et déchiré, tournant en cercles clos — lorsqu'il est sincère.

Félicitons C. Freinet d'avoir trouvé en Rossi un illustrateur d'un rare mérite, dont les tableaux en tâches aigues évoquent avec bonheur les sites provençaux et la vie du petit assisté.

G. MICHAEL.

LIVRES REÇUS

Jack London : *Michael chien de cirque* (Ed. Crès). — *Anthologie de la nouvelle poésie française* (Ed. du Sagittaire). — Miguel de Unamuno : *Trois Nouvelles exemplaires et un prologue* (Ed. du Sagittaire). — Fritz von Unruh : *Nouvel Empire* (Ed. de Sagittaire). — Luc Durtain : *Ma Kimbell* (Ed. de la N. R. F.). — Lucien Fabre : *Le Taramagnou* (Ed. de la N. R. F.). — Léon Treich : *Histoires enfantines* (Ed. de la N. R. F.). — Jules Romains : *Le Mariage de le Trouhadec, La Scintillante* (Ed. de la N. R. F.). — Georges Oudart : *Une élection* (Ed. Bernard Grasset). — René Gillouin : *Questions politiques et religieuses* (Ed. Bernard Grasset). — Jean de Granvilliers : *L'Allemagne comme je viens de la voir* illustré par Roger Prat (Editions de France). — J. Kessel et Helene Iswolsky : *Les rois aveugles* (Editions de France). — *La Bulgarie sous le régime de l'assassinat* (Ed. du VII^e Jour). — Mato Voutchetchitch : *Les Torches* (Ed. Jouve). — Céline Arnould : *L'apaisement de l'éclipse* (Ed. Les Ecrivains Réunis). — Joseph Billiet : *Frans Mascreele* (Ed. les Ecrivains Réunis). — Gabriau-Villard : *Victoire* (Ed. de la Nef). — Postel Vinay : *En montant* (Ed. de la Nef). — Jacques Darnetal : *Le promenoir des anges* (Ed. du Monde moderne). — Hadj-Hamon : *Zohra* (Ed. du Monde moderne). — Raoul Gain : *Pic de la Farandole* (Ed. du Monde moderne). — Florian Parmentier : *La lumière de l'aveugle* (Ed. du Fauconnier). — Léon Bourgeois : *L'Ascension* (Ed. Rieder). — Louis Lecoq : *Cinq dans ton œil* (Ed. Rieder). — Georges David : *Ritcourt* (Ed. Rieder).

NOTES

A nos Amis

Nous sommes obligés d'attirer votre attention à tous sur la gravité de la situation dans laquelle se trouve « Clarté ».

Nos lecteurs connaissent les difficultés de notre existence ; ils savent au prix de quelles luttes épuisantes nous parvenons à faire cette revue. « Clarté », nous le répétons encore une fois, VEUT et DOIT rester indépendante. Sinon elle n'aurait plus de raison d'être. Notre revue doit puiser dans son public même toutes ses forces intellectuelles, morales, matérielles. Nous avons demandé à tous ceux qui étaient disposés à consentir quelque sacrifice de temps et d'argent à « Clarté » de se grouper. 500 « Amis de Clarté » seulement suffiraient pour permettre à « Clarté » de boucler son budget. A l'heure présente nous n'avons même pas encore la moitié de ce chiffre. Or, nous atteignons le sixième mois de l'année et nos ressources s'épuisent rapidement. Si l'aide que nous demandons à nos amis ne vient pas, le problème de l'existence de cette revue va se trouver posé encore une fois. A nos lecteurs de répondre.

L'adhésion aux « Amis de Clarté » comporte une cotisation de 60 francs par an abonnement à la revue y compris, payable en quatre versements trimestriels de 15 francs.

Ceux de nos amis qui versent 100 francs par an ont droit également au service de l'édition spéciale de la revue, sur beau papier.

Scandale

C'est à un bien étrange spectacle que nous conviait le vendredi 29 mai le théâtre du Vieux-Colombier. Avec un électisme raffiné (!), il nous offrait dans la même soirée la création d'une œuvre émouvante et profonde de Louis Aragon et l'audition — audition ? — de la plus plate et plus sottement polissonne conférence d'un certain R. Aron. Les manifestations surréalistes qui ont accueilli les ridicules déclarations de ce monsieur sont un signe marquant que quelques esprits passionnés n'abdiquent pas devant l'ignominie triomphante de leurs contemporains. Et le seul réconfort que nous puissions espérer, parmi la tragédie actuelle, ce sont ces esprits qui nous l'apportent. Il y aura ainsi, dans les années prochaines, parmi les bégaiements joyeux d'une foule assouvie, quelques rares protestations d'une violence inouïe, tôt étouffées hélas ! — étouffées pour la honte de ce temps. Il n'y a pas lieu d'être fier.

Comme toujours, tandis que les hommes s'abandonnent à l'ivresse de leur bonheur ignoble — ce bonheur qui s'achète — une poignée de réfractaires honnis se refuse à une totale abdication imbécile ; je dis comme toujours en songeant à Baudelaire et aux poètes romantiques qui se sont refusés, les premiers,

à ce mol étouffement du bonheur. Je crois bien d'ailleurs que c'est une injure gratuite adressée à Rimbaud par le Aron qui a déchaîné le tumulte du Vieux-Colombier. Quelle idée de la révolte peut se faire cet individu qui n'hésite pas, parlant de Rimbaud, à prononcer le mot indécent de *révolte perlée*. Révolte perlée la tragique inadaptation, la condamnation sans appel suivie de quel silence glacé de celui qui préfère courir le monde sans rien espérer, ni rien regretter, plutôt que de se sentir les coudes avec l'immonde milieu social où il vivait — son milieu social, le *notre* aussi, toujours ! — Il paraît que cet Aron s'est juré de faire accepter par... les français moyens les mouvements littéraires « d'avant-garde » ; sorte d'agent de liaison entre tous ceux qui se réclament d'une formule nouvelle (à quel titre ?) et la Sorbonne. C'est une crainte, souvent angoissante, celle de voir accaparé par ses pires adversaires le génie d'un grand réfractaire : quelles batailles déjà autour du cercueil de Rimbaud et n'a-t-on pas vu dernièrement quelques journalistes en veine de *générosité* demander la révocation du jugement qui condamna autrefois Baudelaire ; sans doute l'infamie qui entachait son nom gênait-elle leur admiration ? De Rimbaud aussi on voudrait taire les révoltes et les historiographes déjà fourbissent leur arsenal de mensonges. Ce mot de révolte perlée est dans sa bêtise malfaisante parmi ces mensonges, le plus grossier.

... Dès lors avec quelle promptitude la discussion s'aiguille vers les sujets les plus cuisants (mais non il n'y a pas, il ne peut pas y avoir discussion avec les porcs : c'est condamnation qu'il faut écrire, condamnation totale de ces monceaux de sottises et d'abominations que des gens approuvent en dodelinant de la tête). Et avec quelle évidence il nous apparaît que les révoltes des surréalistes sont proches des nôtres (y a-t-il différentes révoltes d'ailleurs ?) lorsqu'ils blasphèment ces dieux de nos foules : bonheur, fortune, patrie, démocratie : « A bas la France ! s'écrie Desnos... qu'elle crève vite : comme ça elle sentira mauvais moins longtemps... »

La même indignation qui accueillait la publication du *Cadavre*, elle soulève le public du Vieux-Colombier. Près de moi quelques vieilles dames, gros culs et têtes molles, mêlaient leurs plaintes à celles d'officiers en retraite. Je revois la trogne enluminée de ce vieillard à Légion d'honneur qui menaçait Desnos du poing : « J'ai fait la guerre, monsieur. » (Laquelle ?) Est-ce un signe ? Les plus enragés protestataires contre le sabotage de la conférence furent des vieillards, des vrais, de ceux que hantent les cimetières. Pas un jeune capable de s'indigner contre ces paroles *anti-françaises*. Indifférence, incompréhension, douce somnolence, mort. Vieillards égarés par leurs marottes, jeunes hommes avertis, public de nos salles de spectacle où l'on ne peut aujourd'hui entrer sans avoir la nausée.

Les occasions de scandale ne manqueront pas dans les jours à venir et il faut espérer qu'à chaque fois quelques hommes courageux marqueront le coup. Les surréalistes, en cette occasion, n'ont pas trahi leurs promesses : ton, violence et profondeur de leur attaque dénoncent une activité véritablement révolutionnaire. Nous sommes quelques-uns ici qui ne cesserons de le dire : le vendredi 29 mai, les surréalistes ont adopté une attitude et parlé un langage qu'aucun intellectuel révolutionnaire ne peut désapprouver.

Victor CASTRE.

Une réponse de M. Péguy fils.

Au sujet d'une note parue dans notre Chronique des Revues du n° 73, M. Marcel Péguy, gérant des *Cahiers de la Quinzaine*, nous fait tenir une lettre dans laquelle il cite quelques vers de son père :

*Ses deux gars le remplaceront, ses enfants tiendront
sa place sur la terre.*

Quand il ne sera plus...

Il faut que cela continue.

Et la vigne et le blé et la moisson et la vendange...

*Il pense avec tendresse à ce temps où il ne sera plus et
où ses enfants tiendront sa place.*

Nous ne pouvons que féliciter M. Marcel Péguy de marcher sur les traces paternelles et nous nous réjouissons sans arrière-pensée lorsque nous le verrons comme son père défendre les nationalités opprimées et les peuples sous le joug. En 1925 la besogne ne manque pas : en Pologne, en Roumanie, en Bulgarie, au Maroc, dans l'Inde, on meurt par la balle, la geôle et la torture.

Cependant nous persistons à penser que le titre même des *Cahiers de la Quinzaine* n'est pas un héritage. Ces quatre mots contiennent toute une époque, quinze ans de lutte, l'essentiel de Charles Péguy et le meilleur de quelques autres. Les *Cahiers de la Quinzaine* appartiennent à une génération dont nous vénérons les morts demeurés plus vivants que les survivants.

J. M.

Une rectification. Une constatation

Je m'excuse auprès de tous nos camarades de contribuer à prolonger les échos qu'éveillent ici certaines *intelligenzias* dites « d'avant-garde ». Mais je ne puis m'empêcher de protester en mon nom et en celui de plusieurs camarades de Paris et de province contre l'article publié par Victor Crastre dans notre dernier numéro : *Explosion surréaliste*. J'attendais de Crastre qu'il nous parlât des tentatives poétiques des surréalistes. Son article au contraire résumait, de façon claire, les conceptions philosophico-historiques dont les surréalistes accompagnent leur mouvement, et semblait donc accepter purement et simplement cette interprétation.

Nous sommes plusieurs à nous désolidariser formellement de ces conceptions tendant à prolonger la confusion inadmissible qui s'établit ainsi sur le mot « révolutionnaire ». Nous pensons que les réalités ne méritent ce qualificatif que si elles impliquent l'action libératrice du prolétariat. Avec le désespoir intégral et la soif romantique de destruction pure et simple dont témoignent les surréalistes nous n'avons rien de commun. Je respecte la ferme droiture d'un André Breton ; j'admire certains écrits de ses amis, comme on admire des œuvres étrangères. Mais s'il est vrai que, pour se reconstruire et vivre, *Clarté* doit désormais chercher au ras du sol, avec une ténacité obscure, au sein même de la classe prolétarienne et paysanne, les conditions d'une action et d'un travail culturels, notre revue ne saurait rien avoir de commun avec des hommes qui, non seulement fondent leur art sur la reconnaissance de l'extrême stérilité bourgeoise, mais étendent cette stérilité à l'ensemble de la société. A quelles contradictions cette attitude les conduit sans qu'ils s'en doutent, c'est ce que prouvait l'éditorial du N° 2 de *La révolution surréaliste*. Breton commençait par y prendre en pitié l'aberration des ouvriers qui fondent sur leur travail des valeurs nouvelles, puis il engageait les littérateurs à... *faire grève*, comme si l'acte de grève

n'était pas l'affirmation de la valeur du travail ! Enfin le N° 3 contenait une « Adresse au Dalaï-Lama » comme au seul sauveur éventuel : « Nous sommes tes très fidèles serviteurs, ô grand Lama, donne-nous, adresse-nous tes lumières... » etc.

Il est profondément regrettable que Victor Crastre ait passé sous silence ces manifestes, alors qu'il s'appliquait à trouver entre *Clarté* et ce groupe littéraire des « points de contacts », et qu'il affirmait avec une assurance définitive que « nous sommes incapables de créer des idées nouvelles, de nouvelles formes d'activité. » Quels que soient le cran, la virulence manifestés publiquement par les surréalistes contre les tentatives de reconstruction littéraire bourgeoise, les attaques que nous menons contre ces mêmes tentatives n'impliquent aucune sorte de parenté. Quant aux allègres négations de Victor Crastre, nous les répudions ouvertement en nous consacrant, de toutes nos forces, à la reconstruction de *Clarté* sur la base de la culture révolutionnaire.

Pour achever le tour de cet horizon particulier, notons certains résultats de la première manifestation du groupe « Philosophies ». Il avait organisé à l'Atelier une séance contradictoire où ses leaders lurent des déclarations. Nous leur avons simplement demandé combien d'entre eux supposaient faire, ce soir-là, « de l'action », comme ils ne cessaient de le dire. Pierre Morhange et Politzer, priés de s'expliquer publiquement sur le sens qu'ils accordent à ce mot de « révolutionnaire », déclarèrent alors :

Que les communistes leur semblent les seuls révolutionnaires.

Que la stratégie révolutionnaire deviendra bientôt nécessaire.

Nous ne reproduisons ici que ces déclarations — celles qu'ils firent sur leur plan métaphysique devant paraître dans le prochain numéro de leur revue. Nous les reproduisons pour rappeler à Pierre Morhange et Politzer le scandale qu'elles provoquèrent chez certains de leurs amis et connaissances. Ceux-ci vous soutiendront, vous applaudiront, Morhange et Politzer, tant que vos écrits ou vos paroles entretiendront sur les mots « révolution » et « action » la confusion que nous avons dénoncée. Mais lorsque vous donnerez à ces mots leur sens réel et actuel de classe, tout ce monde vous haïra comme il nous hait.

Georges MICHAEL.

La « Nation » contre Barbusse.

Beaucoup de nos amis ont été extrêmement surpris de lire dans *The Nation*, de New-York, une diatribe stupide et fielleuse signée Boyd, contre l'œuvre de notre camarade Barbusse. Nous ne ferons pas à l'inepte personnage nommé Boyd, l'honneur de réfuter le tissu d'absurdités que constitue son article, mais nous ne comprenons pas qu'un journal qui, comme *La Nation*, prétend témoigner d'un esprit libéral et clairvoyant, prête ses colonnes aux paradoxes de mauvais goût qui peuvent germer dans la cervelle de critiques désireux d'appeler l'attention sur eux.

Il a été tiré du présent cahier, soixante-quinzième numéro de la revue *Clarté*, cent trente exemplaires hors commerce sur papier alpha numérotés de un à cent trente et réservés exclusivement aux amis de *Clarté*.

Le présent exemplaire porte le numéro

21

Abonnés, renouvelez votre abonnement dès réception de notre circulaire

